

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} au 10 du chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

La reprise de l'offensive britannique sur la Somme



PRISONNIERS ALLEMANDS BLESSÉS CAPTURES PAR LES ANGLAIS



APRÈS UN ASSAUT. UN GROUPE DE TOMMIES AU REPOS

En même temps que nos troupes, les armées du général sir Douglas Haig viennent de reprendre l'offensive dans la Somme. Les soldats britanniques ont, au cours d'une lutte très acharnée, progressé à l'est du bois des Trônes, vers Guillemont, et à l'est de la ferme de Waterlot, vers Ginchy. Dans ces combats, nos alliés ont fait 240 prisonniers.

2

« L'INFLUENCE FRANÇAISE EN MÉSOPOTAMIE »

C'est un livre charmant et instructif, d'une sobriété étonnante, que celui où le général Dolot nous conduit des montagnes parfumées du Liban aux plaines fécondes de la Mésopotamie, à travers ces régions que notre mémoire enveloppait déjà d'un linceul de légendes et que la guerre a subitement situées en frémissante actualité.

Et ce qui nous intéresse surtout dans ce petit volume séduisant, c'est de voir comment, dans ces pays tant convoités par des nations différentes, c'est précisément la nation qui n'y a rien cherché qui y exerce la véritable influence, une influence murmurante, mais profonde, semblable à ces réseaux de cours d'eau souterrains qui, mystérieusement, fertilisent le sol.

C'est l'influence de la France, naturellement : l'influence de sa langue, de ses bonnes manières, de ses traditions chevaleresques, de ses concepts d'humanité et de politesse, maintenant dans tout l'Orient par les couvents français, leurs écoles, leurs dispensaires, leurs hôpitaux, leurs imprimeries.

Commercialement, les Allemands ont depuis longtemps conquis l'Asie Mineure et le bassin de la Mésopotamie. Dans toutes les villes ils ont établi une poste, une banque, des maisons de commerce, un consulat préventif. Ils ont voulu y joindre des écoles, mais l'aversion instinctive de l'Orient pour la culture de ce peuple rationaliste et sa discipline militaire est si forte que les classes sont restées vides et que les Herr Lehrer et les Herr Oberlehrer venus du Brandebourg ont dû reprendre leur chemin de Prusse. Pas un seul indigène qui sache un mot d'allemand ; les ingénieurs de la fameuse Bagdadbahn sont obligés d'apprendre le français pour parler avec leurs employés, et les noms des stations de ce chemin de fer allemand s'inscrivent en français et en turc.

Par contre, d'Alep jusqu'à Babylone, quel empiètement des parents à envoyer leurs enfants à nos écoles ! Quel attachement à la France, si oubliée pourtant ! Quel enthousiasme, quelle ferveur, quelle gratitude quand apparaît un voyageur français qui se souvient de l'antique et tendre alliance entre l'Orient et les pays francs !

C'est à Orfa, l'Edesse des croisades, où Baudouin avait fondé la capitale d'une principauté chrétienne, que le général Dolot trouve trois vénérables capucins et quatre sœurs franciscaines qui élèvent plus de cinq cents enfants ; tandis que les Allemands, en gens pratiques, y possèdent une importante fabrique de lapis dont ils jonchent les marchés de l'Europe.

Puis, c'est à Diabekir, en plein Kurdistan, au collège syrien, qu'on chante la Marseillaise et qu'un petit Kurde, un drapeau tricolore à la main, récite un « hymne à la France de sa propre inspiration ».

Et c'est Mossoul, la ville des mousselines, l'antique Ninive, où l'on voit encore sur les toits des jardins de Semiramis, et où les coupoles sont si blanches qu'on les dirait de lin tissées, que le général assiste à un comédie de Lahiche et qu'il écoute, dans une église du quatorzième siècle, les petites Syriennes voilées de mousselines chanter d'anciennes cantates franques.

Et c'est encore Bagdad, la cité des kalifes et « la demeure de paix », avec ses escaliers qui descendent vers le Tigre ; ses moucharabis qui le surplombent ; ses jardins d'orangeurs qui le parfument ; c'est Bagdad qui abrite des couvents, des monastères, des églises ; et c'est dans la ville où Haroun-al-Rachid n'a plus sa tombe, mais où, partout, flotte son souvenir mêlé aux Mille et une nuits, que le général Dolot voit les pelites Arabes, descendantes des « princesses Zobeïde », jolies comme des houris, travailler sagement les dentelles d'or et d'argent qui, jadis, paraient odalisques et sultanes, et qui s'en iront vers la France orner les autels de Madame Marie. A Bagdad aussi, un vieux frère dominicain d'Alsace imprimait, avec un matériel fabriqué par lui-même, des liturgies en textes arabe, syrien et chaldéen, tandis que les sœurs de Saint-Vincent de Paul soignaient les lépreux et les aveugles, soignent aujourd'hui — elles seules n'ont pas été expulsées — les blessés turcs de cette guerre...

Il me reste à peine la place pour vous parler de la fameuse Babylone ou Israël, amené en captivité, avait suspendu en pleurant ses harpes aux saules de l'Euphrate et qui tomba, un matin, entre les mains de Cyrus. Il n'en reste que de misérables débris, car depuis plus de vingt ans tout ce qui pouvait présenter quelque intérêt a été transporté à grands frais à Berlin. C'est par millions que s'entassaient, dans les musées prussiens, les briques émaillées dont

chacune porte l'orgueilleuse estampille : « Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, a construit. »

Sans doute, se rêvant déjà un nouveau roi de Chaldée, l'empereur Guillaume a-t-il imaginé, au bord de la Sprée, « la tour qui touchait le ciel » réédifiée avec les anciennes briques babyloniennes par les prisonniers de toutes les nations qu'il aurait traînées derrière ses chars et qui, eux aussi, auraient provoqué la confusion des langues...

Mais il est probable qu'il songe présentement au festin de Balthazar, au mané thecel pharés qui, demain, apparaîtra en lettres de feu, — en jets de liquide enflammé, — sur les parois de son terrier dans son quartier général : « Je t'ai pesé, je t'ai trouvé trop léger, — malgré ton artillerie lourde, — je t'ai morcelé, malgré tes conquêtes ! »

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

L'habile, dans un vieux quartier de Paris, une vieille maison un peu déchu de son ancienne grandeur. Le somptueux président du Parlement qui la fit construire au début du dix-septième siècle avait deux façons d'y entrer ou d'en sortir : par une, au moyen d'une « porte d'eau » qui de la Seine laissait arriver jusqu'à la cour ; et celle-ci est ainsi débarquer dit-on, Mme de Sévigné. Puis par une porte ordinaire, comme tout le monde.

Voilà plus d'un siècle, je suppose, que la porte d'eau a été murée, et je vous avoue que je n'en ai cure : l'autre me suffit, je n'ai pas la folie des grandeurs, ni le désir de prendre les balcons-mouches à l'abordage. Mais l'huis qui me reste avait été, par le premier propriétaire, le magnifique parlementaire d'il y a trois siècles, bardé de ferrures en relief, fortifié de gros clous à tête de diamant.

C'est un huis très impressionnant, je vous assure !

Si impressionnant qu'aujourd'hui, retenant chez moi, je trouve une foule agitée et curieuse devant ma maison, des personnages vêtus de costumes pittoresques ayant l'air de faire le siège de cette maison, et un monsieur qui, grimpé sur la balustrade du quai, faisait tourner, tourner, et tourner encore, une espèce de mitrailleuse.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je, saisi d'horreur, à mon concierge.

— Monsieur, me répondit avec un certain orgueil ce fonctionnaire intestinal, c'est la compagnie du cinéma X... : elle avait besoin de cinématographier une scène dramatique se passant devant une porte de prison, la Compagnie. Et elle a trouvé qu'il n'y a pas une porte dans Paris qui ressemble plus que celle-ci à une porte de prison !

Toutes réflexions faites, je la trouve mauvaise ! Dans huit jours, il y aura au cinéma de très bons camarades qui diront : « La prison ? Mais la prison je la connais ! C'est la maison de Pierre Mille ! » Et on me fera de sales blagues.

Il est à présumer qu'avant de calomnier ma pauvre porte l'opérateur en a demandé la permission au propriétaire. Mais vraiment, il me semble qu'on devrait bien consulter les locataires avant de leur faire des coups comme ça !

Pierre Mille.

Cette charmante jeune actrice a pris le voile, le voile d'infirmière. Mais elle a pris aussi l'écharpe, et dans l'écharpe elle a insinué son bras. Des premières lignes, elle est revenue se soigner à Paris. Et quand on la rencontre ainsi, le bras sur une planchette, on lui demande bien vite :

— Blessée ?

— Oh ! une chute de cheval, dit-elle négligemment. Et si l'on quête des détails, elle s'évade...

Et cependant il s'agit bien d'une chute de cheval !... Non, non ! notre divette ne fit pas sa petite Mazepa ! Le cheval en question était immobile, bourré de crin, et servait aux recrues à apprendre la voltige. Notre infirmière en avait tenté l'escalade et avait chuté... comme un pétale de rose.

N'importe, c'est tout de même blessure de guerre. Et c'était quand même un cheval militaire.

M. Hamel est très ému.

M. Hamel est ce vieux instituteur alsacien qu'Alphonse Daudet immortalisa dans la Dernière classe.

Mardi 1^{er} août 1916

Et M. Hamel existe encore, existe même en beaucoup d'endroits de notre province reconquise.

Imaginez la joie de M. Hamel en voyant les petits Alsaciens passer avec tant de succès leur certificat d'études ! Quittant sa vieille maison à pignon de Dammemarie ou de Rougemont-le-Château, M. Hamel, tout courbé, tout chenu, se penche vers ces nouveaux écoliers français qui portent la casquette et la coiffe alsaciennes. Pour les récompenser d'avoir obtenu « leur certificat », il leur distribue des images d'Epinal patriotiques, vieillies dans ses tiroirs, ou de vieux recueils de rondes françaises, ou des pralines du terroir... Tableau qui tenterait le crayon de Hansi !

Mais M. Hamel éprouve un poignant regret ! Hélas ! Qu'est-il trop vieux pour enseigner encore ? Pourquoi sa dernière classe a-t-elle été « la dernière classe » ?

Souhaitant de redevenir l'actif instituteur de 1871, M. Hamel se surprend à murmurer à tout venant ces deux vers du Lorrain André Theuriet :

« Si tu rencontres un jeune homme,
Rends-lui moi, ne fais pas qu'un jour ! »

Le jour de « la première classe ! »

Il y eut, on l'a lu, une expulsion *mann militari*, au Parlement britannique. Ce fut celle de M. Ginnell, député irlandais, qui est un des plus incorrigibles faiseurs de « boncras » de toute la Grande-Bretagne. Dans l'occasion, il avait cherché la petite bête et qualifié d'insolence une réponse négative de M. H. W. Forster, qui est cependant un des hommes les plus comtois que l'on connaisse.

Mais l'incident ne rappelle que de fort loin l'expulsion de Mannel, chez nous, et surtout celle de Michel Flavin, qu'il fallut emporter à bout de bras hors de l'enceinte de Westminster, après qu'il eut mis à mal six grands huissiers et insulté chaque *house-guard*, individuellement.

Cette fois-ci, le *sergeant d'armes*, sir Collin Kappell, s'approcha du député irlandais et lui demanda à trois reprises de vouloir bien quitter la Chambre des Communes.

Chaque fois, le bouillant député répondit :

— Non, avec énergie.

Alors, le *sergeant* lui déclara :

— Monsieur, je vais employer la force.

Il le prit par le bras. Ginnell, qui est un colosse trois fois plus large que le *sergeant*, déclara en souriant :

— Vraiment, je ne puis pas résister...

Et il sortit.

L'Angleterre va avoir elle aussi sa légion étrangère. C'est le désir de tous, au quartier Soho. Le quartier Soho est, à Londres, ce que devient à Paris le quartier Montparnasse : un quartier d'étrangers, et d'étrangers fidèles à la patrie qu'ils ont adoptée.

Si l'Italien Giovannini, qui servait, à Londres, cet excellent et peu coûteux *fritto misto*, est à l'armée de Cadorna, et si le Belge Pierre Le Vitrier, qui vivait également au Soho, est dans le Nord, parmi les chasseurs belges, d'autres aimeraient mieux former une légion où ils se retrouveraient côte à côte. Et c'est pourquoi ils ont soumis l'idée au ministère anglais. Et le ministère, voyant là un moyen de recrutement plus intense, a répondu, presque par courrier, que le projet allait être étudié immédiatement.

La légion étrangère londonienne sera-t-elle ouverte aux « naturalisés » ?

Les chiffres sont éloquentes. C'est pourquoi nous allons citer des chiffres — oh ! peu de chiffres !

Ceux-ci permettront de se faire une idée de l'effort anglais dans cette guerre, et de mesurer la détermination de vaincre du peuple anglais.

Il existe quelque part, en Angleterre (nous disons « quelque part » parce que la censure ne permet pas qu'on désigne autrement, et pour une fois au moins la censure a raison) une petite localité au nom historique qui comptait, il y a trois ans, une centaine d'habitants.

Cette localité est aujourd'hui une ville d'usines qui couvre une superficie de vingt kilomètres sur vingt-cinq et dans laquelle travaillent pour la guerre deux cent cinquante mille ouvriers.

Autres chiffres : une petite confiserie de Boulogne-sur-Mer qui, avant la guerre, servait une dizaine de thés par jour, dut s'agrandir sept fois et sert cette année de mille à douze cents thés quotidiens.

Et, ce qui fera le plus plaisir, une batterie du secteur... qui tirait naguère... coups par semaine, en tire à présent... !!

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

Sur les amphibies

Un de nos ministres les plus importants fut zouave dans sa jeunesse. Il fit, à cette époque, la connaissance d'un député. Et le député lui dit :

— Jeune homme, votre métier est le plus beau de tous, parce que c'est le seul où l'on sache toujours où est son devoir. Reslez-y.

Le conseil frappa tellement notre zouave que, trente ans plus tard, il racontait encore l'anecdote. Il ne le suivit d'ailleurs point pour cela. Il renoua à être zouave et préféra devenir ministre. Cela prouve, une fois de plus, qu'il ne faut jamais suivre les conseils d'autrui — surtout lorsqu'ils sont excellents.

Je ne pouvais me défendre de songer à cette petite histoire, l'autre jour, que j'étais témoin du cas de conscience des infortunés députés mobilisés. Pour ceux-là le problème se pose d'une manière angoissante.

— Où est le devoir ?

Et plus précisément :

— Dois-je être zouave (ou de toute autre arme), ou bien ne dois-je pas plutôt être député ?

L'opinion populaire n'hésite pas. Elle est d'avis qu'entre deux devoirs il faut toujours choisir le plus pénible. Le plus pénible n'est évidemment pas d'être député. Aussi l'opinion publique exige-t-elle que tout le monde soit zouave. Mais rien ne prouve que l'opinion la plus répandue soit toujours la meilleure ; il s'est même trouvé jadis un auteur dramatique pour soutenir que les minorités ont toujours raison. Il le démontrait avec beaucoup d'arguments et force images — car c'était un homme du Nord.

En fait, le devoir le plus pénible, voire le devoir le plus honorable n'est pas toujours le devoir le plus certain. Il serait évidemment absurde d'envoyer demain tous les directeurs de ministère et tous les ambassadeurs dans la tranchée, et si tout le monde est d'accord pour avouer que les ouvriers d'usine sont moins exposés que les combattants, il n'en est pas moins vrai que nous nous trouverions fort mal en point du jour où tous les ouvriers d'usine partiraient spontanément pour le front.

Vous me direz :

— On sait à quoi servent les ouvriers d'usine. On sait même à quoi servent les ambassadeurs, mais qui donc serait capable de nous dire à quoi sert un député ?

Incontestablement, c'est un argument fort. Pourtant s'il est avéré qu'un député ne sert à rien, l'évidence voudrait qu'on les supprimât tous et non qu'on se contentât à en licencier seulement quelques-uns. En fait, le régime parlementaire est un régime comme un autre, et :

supprimons-le, si vous voulez, gardons-le, si vous préférez, mais, de grâce, prenons une résolution ferme. En tout cas, évitons d'en faire le monopole des plus vieux. Nous avons déjà une assemblée des « anciens », qui s'appelle le Sénat ; n'en ayons pas deux.

Après une Chambre, c'est peut-être du luxe, mais avoir deux Sénats, c'est certainement de la prodigalité.

Je sais bien que nos députés mobilisables se tirent de cette difficulté en étant tantôt soldats et tantôt députés, ce qui veut dire qu'un jour ils reçoivent les ordres et que le lendemain ils les contrôlent. On me permettra de penser que de toutes les solutions celle-ci est la plus absurde.

Une chose surtout m'afflige : quelle que puisse être notre opinion, à nous, profanes, sur la question, je mets en fait que celle des députés est unanime : il n'y en a pas un qui ne soit convaincu qu'il rendrait plus de services au Palais-Bourbon que dans les corps de troupe.

M. Viviani, vous qui avez été zouave — et qui vous en souvenez — tirez-les de cette fâcheuse posture.

Candido.

Un zeppelin poursuivi par un avion anglais

LONDRES. 31 juillet. — Communiqué officiel de l'Amirauté. — A 5 h. 15 du matin, un de nos avions a poursuivi et attaqué un zeppelin à trente milles de la côte est. Le pilote a tiré deux fois le contenu de sa mitrailleuse contre le zeppelin. Puis il a été momentanément mis hors de combat par une partie de sa mitrailleuse qui s'est détachée et qui l'a étourdi. Quand le pilote a repris connaissance, le zeppelin avait disparu. Le pilote est rentré à son poste.

Les contre-attaques de l'ennemi sont repoussées au nord de la Somme

L'OFFENSIVE RUSSE SE POURSUIT AVEC SUCCÈS

La position dont notre attaque de dimanche nous a rendus maîtres, entre la ferme de Waterlot et la Somme, comprenait une ligne continue de tranchées, doublée d'une seconde ligne sur presque tout son parcours, et appuyée sur des bastions établis dans les fermes, les bois et les carrières. Un de ces fermes est déjà célèbre par les combats acharnés dont elle a été l'enjeu : c'est la ferme de Monacu, bâtie en bordure du chemin qui conduit de Hem à Cléry. Cette ferme a été enlevée par nos troupes, ainsi que le bois de Hem, qui lui fait suite au nord de la route de Maricourt à Cléry, et que la carrière située au nord de ce bois, de l'autre côté de la voie ferrée de Comblès à Cléry. Ces trois ouvrages formaient la défense avancée de Cléry. L'ennemi en comprend l'importance, car il a lancé au cours de la nuit de furieuses contre-attaques pour les reconquérir.

Ces attaques ont été repoussées avec de lourdes pertes sous les feux croisés de nos batteries de la rive droite et de la rive gauche, ces derniers plus redoutables encore parce qu'ils prenaient d'enfilade les lignes ennemies. Le tir d'enfilade est plus précis que le tir de face, parce que l'écart probable est beaucoup plus faible dans le sens transversal que dans le sens longitudinal ; il est aussi plus efficace parce que le but se présente en profondeur : chaque coup qui porte a chance de faire tomber un rang entier.

Nos alliés anglais ont, de leur côté, organisé les positions conquises, en même temps que des actions locales leur permettaient de gagner du terrain au nord de Bazentin-le-Petit, entre Pozieres et le bois des Foureaux. Ces améliorations de positions sont d'une grande importance pour les attaques futures.

Devant Verdun, l'ennemi n'a tenté encore qu'une attaque de faible envergure sur la cote 304, sans aucun succès d'ailleurs, pendant que nous reprenions encore un peu de terrain au sud-ouest de Fleury.

En Volhynie, l'offensive russe continue avec succès entre les voies ferrées de Kovel à Sarny, et de Kovel à Rovno, ainsi qu'au sud-ouest de



cette dernière et dans la région de Svinoukhi. Dans le premier de ces secteurs, l'ennemi a évacué complètement la boucle du Stokhod ; dans le second il a été rejeté sur la rive gauche de la rivière ; au sud de Svinoukhi, il a été refoulé également. Le communiqué russe emploie à ce sujet, pour la première fois, l'expression de la région de Kovel. C'est, en effet, un mouvement concentrique contre Kovel qui se dessine, à vingt-cinq kilomètres de distance moyenne, avec les deux voies ferrées comme voies d'accès.

Le général Letchitzky, au sud du Dniester, est en marche sur Stanislaw. L'ennemi s'est replié, en avant de la ville, sur des positions défensives où il tentera une dernière résistance. La chute de Stanislaw amènerait à bref délai la retraite de l'armée de Bothmer et l'investissement de Lemberg.

Telle est la situation dans son ensemble. Il ne faut pas oublier, en effet, que tous les fronts de combat sont étroitement solidaires et que, notamment, l'impuissance des Allemands à arrêter l'offensive russe tient pour une bonne part à la nécessité où ils sont de faire face à nos attaques sur le front occidental. Ils ont, sur ce



Le capitaine anglais FRYATT, qui commandait le vapeur Brussels, et qui fut assassiné par les Allemands dans les conditions que nous avons rapportées. Nous publions plus loin de nouveaux détails sur ce crime, et sur l'indignation qu'il soulève dans le monde entier.



La mort du colonel russe TATAROFF, tué dans la région du Styr, fut annoncée dans un récent communiqué en ces termes : « Après avoir été blessé au cœur par une balle de shrapnell, le colonel dit : « Je meurs » ; mais, ensuite, se retournant, il s'écria : « Régiment, en avant ! » et il expira ».

front, un peu plus de cent vingt divisions, parmi lesquelles se trouvent les quatre cinquièmes de leurs divisions actives. Sur ce nombre, ils ont ramené, au début de l'offensive russe, quatre divisions en Russie. Après quoi, notre offensive ayant commencé à son tour, ils ont dû renoncer à tout prélèvement, alors que l'année dernière ils avaient pu faire venir vingt-trois divisions du front russe sur le front occidental. On voit de quelle importance est la simultanéité, enfin obtenue, de nos opérations, et que si les résultats quotidiens sont sujets aux vicissitudes inévitables de la guerre, le succès final et complet n'en saurait faire aucun doute.

Jean Villars.

LA BATAILLE POUR KOVEL

Le front ennemi est enfoncé sur une largeur de 20 kilomètres; 750.000 Allemands sont hors de combat.

PÉTROGRAD, 30 juillet (Communiqué du soir du grand état-major) :

Sur le Stokhod, nos éléments livrent des combats heureux.

Dans le courant du 29 juillet, nous avons fait prisonniers sur ce point 21 officiers et 940 soldats et nous avons enlevé quatre mitrailleuses.

Dans la direction de Kovel, au sud du chemin de fer de Rojischid à Kovel, nos éléments ayant rompu le front ennemi continuant leur avance; ils ont fait prisonniers 19 officiers et 300 soldats allemands, avec quatre mitrailleuses.

Une compagnie d'un régiment de tirailleurs ayant pénétré sur les derrières de l'ennemi a forcé sur une batterie adverse, a interrompu brusquement une attaque de cavalerie allemande, a fait prisonnier un commandant et est rentrée heureusement.

Au cours d'une offensive dans la région au sud du village de Poustomyty, nous avons fait prisonniers plus de 100 Allemands.

Une seule journée d'offensive

a suffi pour briser le front ennemi

LONDRES, 31 juillet. — Le correspondant du Times télégraphie de Loutsk, faisant remarquer qu'il a suffi au général Kaledine d'un seul jour d'offensive pour briser le front ennemi sur une largeur de 20 kilomètres, tout en lui prenant deux généraux, deux commandants de régiments, 10.000 soldats et 47 canons.

Le correspondant du même journal à Doubo dit que les Russes ont attaqué Brody de flanc, parce que les défenses de face étaient trop fortes. Les Autrichiens se croyaient certains de n'être pas attaqués de ce côté, en raison de la crue des eaux; mais les troupes russes passèrent les rivières ayant de l'eau jusqu'au cou. Les Russes ont utilisé contre l'ennemi des canons pris aux Autrichiens à Boretschko, dont plusieurs de 10 pouces.

A Brody, trois divisions autrichiennes

furent entièrement détruites

PÉTROGRAD, 31 juillet. — Suivant des renseignements complémentaires, la tentative de la défense de Brody a coûté aux Autrichiens trois divisions, que les Russes ont détruites presque entièrement.

La poussée des Russes fut si impétueuse et leur entrée dans la ville si inopinée que de nombreux officiers ennemis furent surpris dans leurs habitations.

Deux, entre autres, officiers supérieurs, l'un Allemand, l'autre Autrichien, furent surpris en plein sommeil. Le premier, voyant les Russes, s'écria : « Comment, vous êtes déjà ici ? » Puis, tirant son revolver, il se brôla la cervelle en disant ces mots : « Adieu, patrie ». L'officier autrichien brisa ses armes et rendit son sabre, disant : « Nous avons perdu la guerre. »

Les Russes ont capturé, à Brody, le correspondant d'un grand journal de Budapest, nommé Tereszi, qui a été aussi surpris par la rapidité de l'offensive russe.

Du Stokhod à Kovel

LONDRES, 31 juillet. — M. Stanley Washburn, correspondant du Times, envoie du quartier général sur le front de Stokhod les renseignements suivants à son journal :

L'offensive russe sur le Stokhod commença à une heure de l'après-midi le 28 et se développa avec une violence croissante.

Le combat du premier jour fut extrêmement heureux; il se termina, après la première heure de l'attaque, par la capture de 38 canons, dont 2 de gros calibre, tous enlevés aux Allemands; les troupes russes

furent, en outre, 4.000 prisonniers, presque tous Allemands également.

Le mouvement de l'armée russe a eu pour résultat de forcer la traversée du Stokhod dans la région de Kashovka; il se développe d'une façon qui permet d'espérer pleinement dans son succès.

Le plus heureux résultat fut obtenu dans la région voisine de la source du Stokhod, où, naturellement, la rivière est le moins large. A cet endroit, des tranchées de première et de deuxième ligne furent enlevées par les Russes, qui s'avancèrent sur une profondeur moyenne de 4 à 5 milles.

Toutes ces positions étaient très fortes. Les Russes montrèrent leur supériorité en repoussant les attaques que les Allemands exécutèrent sur des points choisis.

La direction générale de l'avance russe se produisit le long du Stokhod vers le village d'Ozerjane. L'ennemi concentra des troupes à Kovel, et la bataille, qui prend une grande ampleur, est en train de devenir une des plus violentes de toute la campagne.

Il est impossible de décrire, à l'heure actuelle, d'une façon plus précise, la nature des opérations ou d'identifier les troupes engagées.

Les avions allemands font preuve d'une grande activité; ils ont lancé hier de nombreuses bombes.

Cette bataille pour la possession de Kovel menace de mettre en jeu le sort de la campagne allemande tout entière; c'est pourquoi les ennemis se battent comme des démons et refusent de se rendre. Nombreux furent ceux qui, cernés, préférèrent tomber sous les balonnettes russes plutôt que de capituler.

Les deux armées qui touchent à la nôtre étaient engagées en même temps que celle-ci. La pression sur tous les fronts rend difficile à l'ennemi le déplacement de ses réserves.

Etant donnée la force extraordinaire des défenses établies par les Allemands, nous ne devons pas nous attendre à ce que les Russes les débordent en peu de jours. Les résultats obtenus sont déjà immenses, quand on songe à la force de ces positions et à la quantité de canons et de munitions que les Allemands y ont enlaidée.

Les pertes sont incroyablement légères, si l'on considère les résultats obtenus.

Les sept semaines d'offensive de Broussiloff coûtent à l'ennemi 750.000 hommes

LONDRES, 31 juillet. — On mande de Pétrograd au Morning Post :

Le général Broussiloff rectifie son front en avant.

En sept semaines son avance a été de 90 kilomètres.

Dans cette lutte au moins 750.000 ennemis ont été mis hors de combat.

Les Russes disent que jusqu'à présent le combat n'a produit que des fleurs; les fruits vont suivre.

Le général Broussiloff a atteint maintenant son point de départ pour une grande poussée ultérieure; il est bien placé pour attaquer Volkoute, Kovel, Vladimir-Volinsky et Lemberg. A l'ennemi de deviner laquelle de ces villes il attaquera tout d'abord.

Alors que le général Broussiloff conserve sa liberté de manœuvre, l'ennemi est stratégiquement immobilisé et obligé de défendre des positions dont il est déjà à moitié chassé.

L'USURE DES EFFECTIFS ALLEMANDS

Les dernières opérations ont permis d'établir que les Allemands ont sur notre front, en face des troupes franco-belges, 122 divisions, représentant la très grande majorité de leur armée.

L'an dernier, après la campagne de Russie, les Allemands, estimant leur adversaire oriental hors de combat, s'étaient mis sur la défensive et avaient prélevé 23 divisions qu'ils avaient envoyées sur notre front. Lorsque, au mois de juin 1916, les Russes reprirent l'offensive, les Allemands ne purent enlever que quatre divisions de notre front pour les expédier au secours des Autrichiens.

Ainsi, l'action simultanée des Alliés interdit à l'ennemi des transports de troupes d'un front à l'autre.

En même temps l'usure des effectifs allemands s'accroît.

Parmi les prisonniers faits récemment, il a pu être constaté qu'un certain nombre étaient des hommes récupérés sur les réformés, d'autres des hommes affectés antérieurement à des services de munitions ou appartenant à des bataillons de landsturm et versés dans des formations de combat.

Il a de plus été établi, d'une façon certaine, que la classe 17 était engagée, puisqu'un assez grand nombre des prisonniers récemment faits appartenaient à cette classe.

Il résulte des interrogatoires que la classe 1916, dès à présent utilisée, se trouve dans les dépôts en arrière du front, de manière à pouvoir alimenter les unités combattantes.

Le Japon accroît sa flotte

TOKIO, 31 juillet. — Le gouvernement japonais vient de déposer sur le bureau du Parlement une demande de crédit de 251 millions de yens pour un accroissement de la flotte.

On prévoit, pour l'année 1917 seulement, une dépense de 15 millions de yens.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 31 Juillet (729^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, hier, en fin de soirée, et au cours de la nuit, les Allemands ont multiplié leurs contre-attaques sur nos positions du BOIS DE HEM et sur la FERME DE MONACU. La lutte a été particulièrement violente autour de la ferme Monacu, où l'ennemi est parvenu un instant à prendre pied, mais un brillant retour offensif de nos troupes l'a remise en notre possession.

AU BOIS DE HEM, toutes les tentatives de l'adversaire ont été repoussées par nos feux. Au cours de ces attaques, les tirs de nos batteries de la rive gauche, prenant d'enfilade les troupes ennemies, leur ont infligé des pertes élevées.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, une attaque allemande SUR LES PENTES NORD-EST DE LA COTE 304 a échoué sous nos feux.

SUR LA RIVE DROITE, une petite opération de détail nous a permis de progresser dans la région AU SUD-OUEST DE FLEURY et de faire une vingtaine de prisonniers. Une tentative d'attaque ennemie à la grenade sur la PARTIE OUEST DU BOIS DE VAUX-CHAPITRE est restée sans succès.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, les Allemands ont continué à contre-attaquer DANS LE BOIS DE HEM et SUR LA FERME MONACU. Toutes les tentatives ont échoué avec des pertes sérieuses pour l'ennemi et nous nous maintenons sur les positions conquises.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, la lutte d'artillerie se poursuit violente DANS LES SECTEURS DE L'OUVRAGE DE THIAUMONT ET DE FLEURY.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la nuit du 30 au 31 juillet, une de nos escadrilles a bombardé les usines militaires de Thionville, les gares de Conflans et d'Audun-le-Roman, ainsi que des bivouacs dans la région d'Etain.

Communiqué britannique

13 HEURES 30.

La nuit dernière s'est passée à améliorer les positions conquises hier et la situation est restée stationnaire.

A la suite d'engagements locaux, nous avons, sur certains points, avancé nos postes sur le plateau AU NORD DE BAZENTIN-LE-PETIT.

Communiqué belge

Duels d'artillerie dans la région de Dinande. Calme sur le reste du front.



Pozières : La Chapelle

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

LE DEUXIÈME ANNIVERSAIRE : AOUT 1914-AOUT 1916

Comment nous avons atteint
"la pente favorable de la guerre"

Quinze jours environ avant que l'Europe tout entière fut en feu, un diplomate français donnait au public la traduction d'un livre du prince de Bulow. Les observateurs de la politique étrangère et de la marche des événements européens y avaient relevé cet axiome de la politique allemande : « Tout Etat doit être dirigé dans toutes ses parties comme si, demain, il devait avoir une guerre à soutenir ».

Combien croyaient à ce « demain », à ce rendez-vous proposé par l'ancien chancelier sous la forme d'un conseil insolent ? Combien avaient relevé l'avertissement venu de Berlin ? Et combien croyaient ceux qui l'avaient signalé ? Un jour, un journaliste français ayant entrepris, en 1913, une enquête sur « l'énigme allemande », n'avait encore recueilli et rapporté que des paroles de paix. Un Allemand, un seul, Alfred Kerr, qu'est-il devenu cet Alfred Kerr, qui avait mangé le morceau ? avait répondu : « L'Allemagne veut la guerre. Elle veut saigner et ruiner la France. Ils vous ont tous menti. » Mais ceux qu'on avait crus, c'étaient les grands seigneurs, les industriels, les députés, les écrivains qui, obéissant à la consigne nationale, avaient pris soin, par des paroles rassurantes, d'endormir la France...

Si l'Allemagne avait porté son armée de premier choc au chiffre inouï de 900.000 hommes (chiffre inférieur à la vérité, on l'a su depuis), si elle avait imposé à sa population une lourde contribution d'avant-guerre, ce n'était pourtant pas pour rien...

Lorsque, le vendredi 24 juillet 1914, l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie fut connu, l'attention du public français était bien loin de ces affaires. Ce n'était pas aux conséquences du crime de Sarajevo qu'il pensait. Combien comprirent, lorsqu'ils la sommation du gouvernement austro-hongrois l'Europe n'était plus séparée de la guerre que par l'épaisseur du papier sur lequel s'écrivent les dépêches d'EMS ?

Jusqu'au dernier moment, on douta de l'agression allemande, on voulait en douter. En toute hâte, M. Poincaré et M. Viviani étaient revenus de Russie, renseignés sur les intentions de l'Allemagne, ne se faisant déjà plus d'illusions. Au ministère des Affaires étrangères, la certitude était la même. On comprenait à merveille que le baron de Schoen cherchait à gagner du temps, à amuser le tapis, à dérouter le sentiment public, tandis qu'à la faveur des pourparlers qui semblaient permettre l'espoir d'un arrangement, l'Allemagne achevait ses préparatifs. Le comte Sœrensen, ambassadeur d'Autriche, jouait le même jeu, devait le jouer encore plus longtemps, tandis que des mortiers autrichiens arrivaient déjà devant Liège. Cependant, des agents des deux empires se répandaient à travers Paris, semant le doute, affirmant dans les milieux influents que l'Autriche se contenterait de punir la Serbie, de prendre, en occupant Belgrade, une satisfaction d'amour-propre, que tout s'arrêterait là.

« La mobilisation n'est pas la guerre », disait la proclamation du gouvernement français, justement soucieux de maintenir jusqu'à la minute suprême son entière bonne foi et le respect des formes... Le samedi 1^{er} août, quand le *Kriegsgefahrzustand* était déjà proclamé en Allemagne, quand le comte Pourtales était chargé de porter l'ultimatum de l'Allemagne à la Russie, quand les Allemands avaient, depuis la veille, coupé la voie ferrée et fait sauter les ponts entre Metz et la frontière, le baron de Schoen venait encore au quai d'Orsay et feignait de négocier. Cependant Jean Jaurès avait été assassiné la veille au soir et l'agence Wolff, prenant ses désirs pour des réalités, répandait dans toute l'Europe Centrale et en Orient le bruit que la Commune était proclamée à Paris et que le drapeau rouge flottait sur l'Élysée...

C'était l'heure où l'ordre de mobilisation générale était affiché dans toutes les communes de France. D'un seul coup, comme s'il eût perdu son sang-froid, Paris se vidait de ses hommes. Dans le silence croissant de la grande ville, on entendait les portes du temple de Janus s'ouvrir lourdement sur l'Europe.

Ce qu'on n'avait pas cru était arrivé. La feuille du lièvre militaire prenait le sens d'une réalité tragique. Avec quelle détermination, quelle fermeté le peuple français l'affrontait ! Ce fut une des premières déceptions de l'Allemagne. L'Allemagne n'a pas encore réussi à comprendre qu'elle avait elle-même créé cet état d'esprit. Une de ses pires fautes aura été de pousser à bout le peuple français. Depuis neuf ans (depuis le « coup de Tanger » en 1905), ses provocations avaient été si nombreuses, si insolentes, qu'elles avaient fini par donner aux plus timides, aux plus doux, à cette paisible population française qui ne demandait

qu'à vivre tranquille, la résolution de ne plus supporter le retour de ces affronts et de ces défis éternels. C'est avec cette pensée au cœur : « Il faut en finir ! » que plusieurs millions de Français rejoignirent leurs dépôts au mois d'août 1914.

Guillaume II, de son côté, s'imaginait en finir vite. Pendant ces journées dont voici l'anniversaire revenu, du balcon de son palais, à Berlin, il avait, levant le masque, outragé l'empereur de Russie. Au prince Radziwill, il avait dit : « Vous allez voir quelque chose auprès de quoi les armées napoléoniennes n'étaient rien. » Depuis l'empereur jusqu'au dernier prolétaire, toute l'Allemagne était convaincue qu'elle allait à une campagne rapide et glorieuse. Quatre mois plus tard un témoin sûr mandait de la cour de Prusse : « Ici, on ne se fait plus aucune, aucune, aucune illusion. » Il a fallu, pour que l'élite allemande perdît des illusions que continuait à nourrir le peuple, la résistance de la Belgique, l'entrée en action de l'Angleterre, les batailles de la Marne et de l'Yser. Il a fallu la certitude que les Alliés ne se laisseraient pas dissocier.

Croire à la brièveté de la guerre, c'était, de la part de l'Allemagne, un des effets de sa confiance en elle-même, de son infatuation. En France, c'était peut-être encore la dernière façon qu'on eût de ne pas croire à la guerre, une autre forme d'une incertitude trop longtemps entretenue. L'esprit, se refusant à concevoir tant de sang répandu, s'attachait à cette dernière espérance. Souvenons-nous de ce que disaient, aux impossibilités de la guerre, des théoriciens comme M. de Bloch. Souvenons-nous des preuves statistiques qu'ils accumulaient ! Les guerres modernes exigent trop de sacrifices pour pouvoir durer. En appelant sous les armes toute la population masculine, elles épuiseront les Etats belligérants dans l'espace de quelques mois. Les finances les plus riches ne suffiront pas à des dépenses aussi colossales. Les peuples eux-mêmes mettront fin à la folie des gouvernements. Ces calculs semblaient sages. Comme ils auront été faux !

On croyait partir pour une guerre de trois mois. On ne comprenait pas que c'était la reprise des guerres de Sept Ans, de Trente Ans, de ces luttes pour l'équilibre que l'Europe, depuis Charles-Quint, a vu renaitre de siècle en siècle. Ces luttes sont longues (deux ans de guerre de notre temps en valent bien sept du temps de Frédéric) parce qu'il s'agit justement de conflits de coalitions, où les forces sont à peu près balancées. Dès le principe, on pouvait entrevoir que la guerre de 1914 serait longue. Après le 5 août, c'était une certitude : l'histoire enseigne que toutes les guerres auxquelles l'Angleterre s'est mêlée ont été des guerres conduites jusqu'au bout.

Guillaume II, qui sait l'histoire, sait cela. Il a peut-être eu une première lueur de la faute commise, un premier pressentiment le jour où son chancelier, devant l'ambassadeur anglais ironique et flegmatique, se laissait emporter à son dépit. Depuis cette date, en effet, malgré la supériorité de la préparation militaire de l'Allemagne, malgré l'avance que lui avait valu sa préméditation, malgré tous les efforts, tous les sacrifices qu'elle a pu faire, malgré les succès qu'elle a obtenus, l'œuvre pour laquelle les Alliés font la guerre a commencé à se réaliser. La coalition lutte pour le redressement de l'équilibre politique détruit par l'hégémonie allemande. Déjà, le redressement de l'équilibre militaire est obtenu. De l'aveu général de tous les témoins neutres, de son aveu même, l'Allemagne est arrivée au sommet des résultats qu'elle pouvait atteindre, et elle ne peut plus que décroître. En ce jour anniversaire, il y a plus que des déceptions : il y a d'amers soucis pour les hommes qui ont la charge de conduire l'empire allemand.

Visiblement les Alliés de l'Allemagne sont à bout de souffle. Le Turc commence à céder, l'Autrichien se trouble. Entre eux, le Bulgare n'est qu'une maille peu sûre du chapeau. Les Allemands ont fait jusqu'ici des efforts surhumains pour sauver leurs associés : ils sentent déjà que là est leur faiblesse. Bloqués sur mer, menacés à l'est et à l'ouest par trois grandes puissances, les peuples qu'ils ont trouvés, au sud, pour complices, leur donnent des inquiétudes de jour en jour plus graves. La Turquie, l'Autriche atteintes, peut-être effondrées, qu'advient-il de l'Allemagne ? Or, voilà la perspective qui se dessine après deux ans de guerre. Voilà comment on peut entrevoir la fin.

Ce que seront, à ce deuxième anniversaire, les pensées et les angoisses de Berlin, on peut le mesurer à nos pensées propres, à nos propres sujets d'espoir.

Jacques Bainville.

PROPOS D'UN INCONNU

Choses d'Allemagne
Représailles !

Vous rappelez-vous Marméladoff ? Marméladoff est ce personnage extraordinaire que Dostoïevsky nous a dépeint dans *Le Crime et le Châtiment*, et qui, aimant par-dessus tout à boire la vodka et tous les alcools possibles, perdait l'entendement plus souvent que faire se peut. Or, quand il rentrait chez lui, son épouse le corrigeait de belle façon à force de griffes, coups de pied et autres procédés violents : mais Marméladoff murmurait, la face souriante : « Catherine Ivanovna me tire les cheveux... Mais qu'est-ce que les cheveux ?... Cela ne signifie rien ! et même, il vaut mieux qu'elle me les tire... Cela me fait plaisir. C'est une jouissance pour moi !... »

A quoi voulez-vous en venir avec ce préambule ? me direz-vous. Tout simplement à ceci : Il y a chez nous des gens qui ressemblent furieusement à Marméladoff, j'entends par ses raisonnements. Avez-vous remarqué que chaque fois que l'Allemagne commet quelque saleté, soit qu'elle envoie un zeppelin qui tue trente personnes à Paris, soit que les prisonniers français soient employés là-bas à dessécher les marais, soit enfin que les actes monstrueux de Lille aient soulevé le cœur du monde civilisé, avez-vous remarqué qu'il se trouve tout de suite des hurluberlus pour crier ce refrain stupide : « Surtout, pas de représailles ! », ce qui est aussi sot que tenir le langage de Marméladoff.

Deux ans de guerre n'ont pas éclairé ces malades. Mais nous savons que l'exil des habitants de Lille dépasse tout ce que l'on peut imaginer en barbarie : aussi bien la protestation de l'évêque que celle du maire sont des monuments irréfutables de la dignité française devant la bassesse allemande.

Or, il n'y a qu'un remède possible, un seul, n'en déplaise aux éternels nigards qui ne savent pas plus maintenant qu'ils ne savaient avant la guerre, et ce remède c'est l'application méthodique des représailles à chaque saleté germanique.

Qu'on veuille bien écouter ceux qui connaissent la mentalité d'outre-Rhin. L'Allemand est un sauvage déguisé en homme civilisé. C'est d'ailleurs son déguisement qui le rend dangereux parce qu'alors on ne se méfia pas. Ses bureaux de postes sont magnifiques, ses gares sont superbes, ses rues sont splendidement balayées, il porte des redingotes à taille et des manocres, mais c'est un sauvage, un sauvage au même titre que le Caraïbe, qui, lui au moins, a le mérite d'être ouvertement ce qu'il est et qui se frotte le corps avec des graisses et se plante des plumes dans le nez.

Il n'y a qu'une chose qui puisse en imposer à cet être inférieur qui s'appelle l'Allemand, c'est la peur des coups, des coups violents, et, dans l'occurrence, des représailles.

Or, pour nous, elles sont très faciles à exercer : le langage à tenir aux autorités allemandes est simple.

L'Inconnu.

Ferdinand de Bulgarie
redoute nos avions

BUCAREST, 30 juillet. — Des voyageurs neutres, arrivés hier de Bulgarie, fournissent de très intéressants détails sur la panique semée à Sofia par la récente incursion d'aéroplanes français.

Selon des renseignements, le roi Ferdinand, avisé de l'apparition d'un avion ennemi au-dessus de Sofia, se serait immédiatement réfugié dans un abri blindé qui a été aménagé à son intention dans les sous-sols du palais, depuis la première venue des aéroplanes alliés. Quant aux habitants, ils se jetaient en courant dans les magasins et sous les portes cochères, avec une telle précipitation que plusieurs se blessèrent.

Un avis de la préfecture de police interdit, sous peine de prison, aux habitants de Sofia de sortir dans les rues ou de se mettre à la fenêtre si des aéroplanes ennemis font leur apparition.

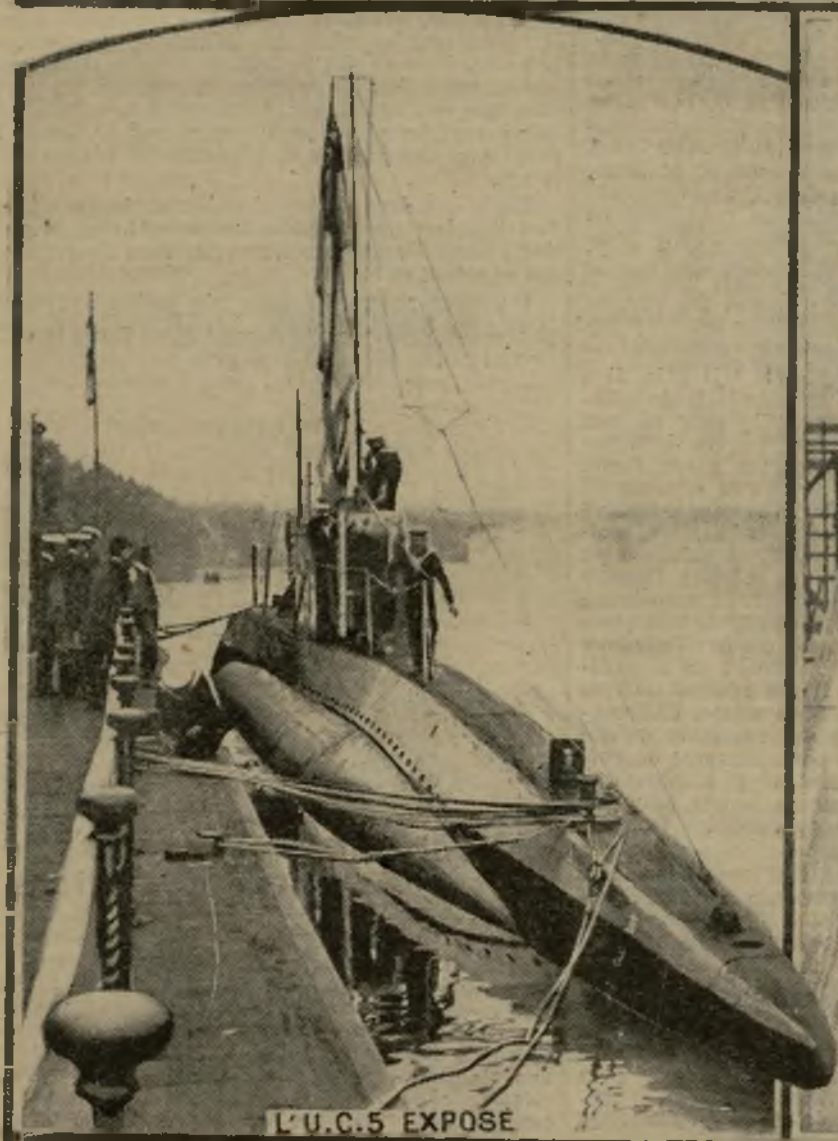
Le sous-marin allemand U-C-5 exposé à Londres



LE SOUS-MARIN REMORQUÉ SUR LA TAMISE



LES VISITEURS AU TOURNIQUET



L'U.C.5 EXPOSÉ



LA FOULE REGARDANT LE SOUS-MARIN

Ainsi que nous l'avons annoncé, le sous-marin allemand U-C 5, amené à Londres comme trophée de guerre, est actuellement amarré le long de la jetée du Temple et obtient, depuis trois jours, un extraordinaire succès de curiosité. L'Amirauté a mis cette prise de guerre en exposition, parce que l'U-C 5 est l'un des rares bâtiments sous-marins dont les Allemands aient reconnu officiellement la perte. Il a été capturé en avril dernier, au large de la côte Est

DERNIÈRE HEURE

DU STOKHOD AU DNIESTER les Russes gagnent du terrain

Un état-major autrichien et 4.000 prisonniers tombent aux mains de nos alliés.

PÉTROGRAD, 31 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major. — Dans les régions du nord-est et au sud-est de Baranovitchi, il y a eu échange de coups de feu.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur les gares de Yambou et d'Inchik.

Sur le Stokhod, nos éléments progressent en combattant.

Dans une des sinuosités de la rivière, au cours de notre offensive, nous avons fait prisonniers, entre autres, tout le 31^e régiment de hussards, y compris le commandant et l'état-major du régiment. Dans d'autres endroits du Stokhod, nous avons capturé 31 officiers et 914 soldats et pris quatre mitrailleuses.

Dans la direction de Kovel, des luttes acharnées se poursuivent.

Dans la direction de Brody, nos troupes poursuivent l'ennemi ont atteint la rivière Gabriela-Seret.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région d'Erzindjian, nos éléments ont encore progressé.

Nous avons repoussé une offensive turque dans la direction de Mossoul, dans la région de Diza-gianer.

Plus de trois cents navires ont été saisis par les Alliés

LONDRES, 31 juillet. — A la Chambre des Communes, répondant à une question, lord Robert Cecil déclare que le nombre des vaisseaux ennemis qui ont été saisis dans les ports alliés depuis le début de la guerre est de 144 dans les ports anglais, 12 dans les ports français, 30 dans les ports russes et 58 dans les ports italiens.

Tous ceux qui ont été pris dans les ports anglais et italiens sont actuellement utilisés, mais le gouvernement ne possède pas d'information précise sur le nombre de ces navires employés par les gouvernements français et russes.

Un nombre considérable de navires ont été capturés en haute mer, et, enfin, 71 vapeurs ennemis et 3 voiliers ont été pris par le gouvernement portugais.

Le Portugal met en service

trente-deux navires allemands

MADRID, 31 juillet. — Le gouvernement portugais a autorisé la publication d'une note que reproduit *Le Libéral*, annonçant l'entrée en service de 32 navires allemands saisis par lui. Ces navires ont été réparés, déhaptisés, et naviguent en tant que navires sous pavillon portugais. Ces navires ont été mis par le gouvernement à la disposition de différentes sociétés portugaises qu'indique la note, parmi lesquelles l'Entreprise nationale de Navigation qui en reçoit, pour sa part, 19. L'un de ces navires, le *Figueira*, anciennement le *Motterhorn*, a déjà fait trois voyages en Angleterre; un autre, le *Cunone*, anciennement *Adelaide*, a été vidé à une maison de Cape Town qui fait le transport de viande frigorifiée entre l'Australie et la Grande-Bretagne. Enfin, deux bateaux à vapeur et deux bateaux à voiles allemands feront désormais partie de la division navale du Tage. Les compagnies concessionnaires de bateaux allemands ont été autorisées à les utiliser pour le transport, moyennant une commission de 5 0/0 sur la totalité des frets.

Une protestation de la Suède

auprès du gouvernement allemand

STOCKHOLM, 31 juillet. — Le ministre de Suède à Berlin a reçu l'ordre de protester auprès du gouvernement allemand contre la prise, le 27 juillet, dans les eaux territoriales suédoises, par un contre-torpilleur allemand, des deux vapeurs anglais *Ambassador* et *George-Allen*.

Ces deux vapeurs ont été relâchés, l'*Ambassador* immédiatement après la prise, et le *George-Allen* le jour même où il a été saisi.

Une mission militaire hollandaise en France

AMSTERDAM, 31 juillet. — Le *Telegraaf* annonce que le major De Quay, du régiment des grenadiers, a été chargé, par le gouvernement hollandais, d'une mission militaire en France.

Une importante déclaration de M. Asquith

"Les crimes allemands ne resteront pas impunis -- et les responsables, quels qu'ils soient, seront châtiés."

LONDRES, 31 juillet. — A la Chambre des Communes, M. Asquith fait une importante déclaration au sujet de l'assassinat judiciaire du capitaine Fryatt par les Allemands.

En réponse à une question de sir Edward Carson, le premier ministre dit :

Je regrette de dire qu'il paraît être vrai que le capitaine Fryatt a été assassiné par les Allemands. C'est avec la plus vive indignation que le gouvernement a appris la nouvelle de ce crime atroce contraire au droit des gens et aux usages de la guerre. Ce crime, venant après les cruautés sans égales exercées contre la population de Lille et d'autres parties de la France, montre que le haut commandement allemand, après ses insuccès militaires, reprend sa politique de terrorisme.

Il est impossible de prédire quelles autres atrocités les Allemands pourront commettre encore, mais le gouvernement désire affirmer aussi clairement que possible sa résolution de ne pas laisser ces crimes impunis. (Approbations.)

Lorsque l'heure arrivera, le gouvernement est résolu à traduire devant la justice les criminels, quels qu'ils soient et quelle que soit leur position. (Approbations.)

Dans un cas comme celui-ci, l'homme qui a autorisé le système sous lequel le crime a été commis, peut bien être considéré comme le plus coupable de tous.

Le point de savoir quelles mesures immédiates il faut prendre fait l'objet de l'attention sérieuse du gouvernement.

M. Asquith espère pouvoir annoncer une décision prochainement.

Sir Edward Carson préconise que la Chambre adopte une loi indiquant clairement que la Grande-Bretagne se refuse à admettre le peuple allemand dans le comité des nations avant que de tels crimes aient été expiés.

M. Asquith dit qu'il étudiera la question.

Les atrocités allemandes soulèvent l'indignation de la presse anglaise

La presse anglaise associe dans sa réprobation du crime commis vis-à-vis du capitaine Fryatt la conduite sauvage des Allemands dans les départements envahis du nord de la France.

L'éditorial du *Daily Chronicle* dit notamment :

Nos oreilles résonnent encore du meurtre du capitaine Fryatt, que nous arrive de France la nouvelle des immenses atrocités perpétrées sur les habitants sans défense des villes du Nord.

Les nouvelles des pays occupés parviennent lentement et le gouvernement français a pu à grand-peine connaître exactement les faits, avant de les porter à la connaissance du monde entier. Aucun diplomate des pays neutres n'a pu vérifier ni alourcir le sort des malheureuses femmes. Une atrocité aussi terrible est marquante, même dans la longue liste des crimes allemands.

Le nouveau secrétaire général pour l'Irlande.

LONDRES, 31 juillet. — A la Chambre des communes M. Asquith annonce que M. Duke, député, avocat connu, sera nommé secrétaire en chef pour l'Irlande. La vice-royauté sera maintenue, mais il n'y a actuellement aucune urgence à nommer le successeur de lord Wimborne.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 22 heures

Il n'y a pas eu d'actions d'infanterie aujourd'hui sur le front britannique, et on ne signale aucun événement important.

Nos aviateurs, qui se sont montrés fort actifs, ont lancé sept tonnes de projectiles sur les lignes de communications et les cantonnements ennemis. En un endroit, ils ont fait sauter un train. Sur un autre point, ils ont incendié un dépôt de munitions et détruit un avion sur terrain d'atterrissage.

Un grand nombre de combats aériens ont été livrés et plusieurs appareils ennemis ont été contraints d'atterrir avec des avaries. Trois de nos avions ne sont pas rentrés.

Violents bombardements sur tout le front italien

ROME, 31 juillet. — Commandement suprême. — Dans la vallée de l'Adige, dans la nuit du 29, l'ennemi a attaqué nos positions de Castione et de Zugna, mais il a été promptement repoussé.

La journée d'hier a été marquée par l'activité de l'artillerie ennemie, dans toute la zone de l'Adige jusqu'au Pô.

Dans la vallée de l'Adige, nous continuons notre pression au nord du mont Cimone.

L'artillerie ennemie de gros calibre a bombardé hier, Arsiera, et causé des dégâts et quelques victimes.

Dans la vallée de Trentino (Aristo), l'ennemi, qui avait reçu des renforts, a tenté trois attaques contre les positions que nous avons récemment conquises; nous l'avons chaque fois repoussé énergiquement.

Dans la vallée de la Drava, la gare de Sillian a été encore atteinte par notre tir.

Sur le reste du front, rien d'important à signaler.

Les avions ennemis ont lancé quelques bombes sur Ala et Fiera-di-Primiero.

Il n'y a ni victimes ni dégâts.

L'OFFENSIVE ITALIENNE redouble de violence

GENÈVE, 31 juillet. — Le correspondant de la *Nouvelle Presse* au quartier général autrichien télégraphie que les attaques italiennes sur tout le front du Trentin et plus particulièrement au val Sugana, au nord du val Posina et sur le groupe du Pal, ont revêtu un caractère de violence supérieure à toutes les attaques faites jusqu'à présent par les Italiens. Les positions autrichiennes dans le secteur d'Asiago sont pendant des heures entières soumise à un bombardement intense par l'artillerie lourde italienne et doivent résister à de continuel assauts.

Les troupes austro-hongroises se trouvent devant une énorme supériorité numérique et les batailles qui se déroulent sont certainement les plus terribles de la guerre austro-hongroise. (Information.)

La terreur autrichienne au Monténégro

CONFOL, 31 juillet. — L'état-major autrichien est obligé de dégarnir le Monténégro; mais la police menace de pendre tous les internés, s'il se manifeste dans la population quelque mouvement de révolte.

La police est dirigée par le baron Otto, ancien ministre à Cattin, et le major Hupka, celui qui négocia la capitulation du Lovcen avec le prince Pierre.

Le pays manque de tout. Les troupes autrichiennes ne reçoivent pas de vivres. L'Entente a bien fait d'interdire le passage des envois américains; ils auraient servi à ravitailler l'armée d'occupation.

LA REVOLTE ARABE

Reddition de la ville de Yambo

La garnison turque est faite prisonnière

LONDRES, 31 juillet. — D'après une dépêche du Caire à l'agence Reuter, les troupes arabes envoyées sur la côte de Hedjaz se sont emparées de la ville et du fort de Yambo, à 240 kilomètres à l'ouest de Médine.

La garnison a été faite prisonnière. Les Arabes ont pris des canons et des munitions.

Le grand chérif organise le gouvernement de ses nouveaux territoires

LE CAIRE, 31 juillet. — Il semble que le grand chérif de La Mecque s'occupe très activement d'organiser son gouvernement. Il prépare la publication d'un journal officiel hebdomadaire, au moyen duquel il communiquera ses vues et ses opinions au peuple. Il a nommé un directeur arabe des douanes à Djediah. Le nouveau directeur a demandé la collaboration de plusieurs Arméniens qui habitaient Djediah avant la proclamation de l'indépendance.

Le chérif a nommé également des médecins pour étudier les questions d'hygiène.

Un Arabe a été nommé instructeur de la police.

DANS LES TRANCHÉES RUSSES, EN CHAMPAGNE



LES RUSSES À LA CORVÉE D'EAU



UN BLESSÉ EST CONDUIT AU POSTE DE SECOURS



BLESSÉS RÉCEVANT LES PREMIERS SOINS AU POSTE DE SECOURS



LE TRANSPORT D'UN BLESSÉ À L'AMBULANCE AUTOMOBILE

Tandis que, sans s'essayer, les armées Broussilov continuent à refouler les Austro-Allemands, les contingents russes en position dans nos tranchées de Champagne se livrent contre les lignes ennemies à des opérations de détail couronnées de succès. Une récente attaque allemande dans ce secteur a provoqué une contre-attaque qui a permis à nos alliés d'infliger de graves pertes à l'adversaire.

La pression franco-britannique continue en Picardie



PRISONNIERS ALLEMANDS TRANSPORTANT UN BLESSE

NOS SOLDATS ARRIVENT
PRÈS DES LIGNES EN CAMIONS-AUTOMOBILES

UN PRISONNIER DE TAILLE



MINEURS AU TRAVAIL



UNE ÉCURIE DANS LES CARRIÈRES DE PICARDIE



UNE RÉSERVE D'OBUS DANS LES CARRIÈRES

Après plusieurs jours de calme complet, la reprise de nos opérations offensives a permis à l'un de nos plus fameux corps d'armée de réaliser, en union étroite avec nos alliés, d'importants progrès sur un front de dix kilomètres, compris entre le bois Delville et la Somme.

L'assassinat du capitaine Fryatt

L'AUDIENCE DE LA COUR MARTIALE

Londres, 31 juillet. — Le correspondant de l'Express, d'Amsterdam, donne des détails sur le simulacre de jugement organisé pour l'assassinat du capitaine Fryatt.

L'audience de la cour martiale s'est tenue mardi dernier.

Le capitaine Fryatt a refusé absolument de répondre à aucune des questions insidieuses qui lui furent posées. Il lui a été notamment demandé si, en attaquant le sous-marin, il avait agi d'après les ordres de l'amirauté : la question était posée de manière à lui laisser entendre que s'il voulait être renvoyé absous il n'avait qu'à dire que seul le sentiment patriotique avait dicté son acte. S'il se refusait, au contraire, à désavouer ses chefs, il serait sévèrement condamné. Le refus de répondre du capitaine Fryatt était, déclara-t-il, fondé sur ce qu'il ne considérait pas les officiers allemands composant la cour martiale comme ses juges, et que tout le procès ne constituait qu'une parodie de justice, l'arrêt étant rendu d'avance.

Cet arrêt fut exécuté l'après-midi même, dans la cour de la prison militaire, où avait été commandé un piquet d'hommes du landstrum. Le capitaine refusa encore de répondre à un suprême interrogatoire. Il ne permit point qu'on lui bandât les yeux. L'enterrement eut lieu secrètement la nuit suivante. Le corps du capitaine Fryatt repose dans le cimetière militaire de Bruges.

Le gouvernement anglais envisage des mesures de représailles

Londres, 31 juillet. — Lord Robert Cecil doit fournir à la Chambre des communes un exposé des mesures de représailles que compte prendre le gouvernement britannique au sujet de l'odieux assassinat du capitaine Fryatt.

Lord Newton a déclaré que le Cabinet étudiait ces mesures.

L'opinion publique demande la confiscation immédiate de tous les biens et propriétés détenus en Angleterre par les Allemands ainsi que la privation de leurs droits civiques, pour vingt ans, de tous les sujets germaniques vivant dans l'empire britannique. (Daily Mail.)

Une protestation des neutres

AMSTERDAM, 31 juillet. — La section néerlandaise de la Ligue des Pays Neutres a été inaugurée hier à Amsterdam.

M. Gypers, le plus célèbre des architectes hollandais, a été nommé président.

La ligue se propose de publier une protestation contre l'exécution du capitaine Fryatt, commandant du *Brussels*. (Radio.)

M. BARTHOUS EN SUISSE

Genève, 31 juillet. — Poursuivant son voyage en Suisse, M. Barthou a visité hier le centre de prisonniers français de Engelberg, près de Lucerne, un des plus importants centres de prisonniers que nous ayons en Suisse.

Soixante-dix officiers et plus de huit cents hommes avaient été réunis avec la permission des autorités suisses. M. Barthou leur a adressé une émouvante allocution : il leur a apporté le salut de la France et leur a fait le serment que la Patrie n'oublierait jamais ce qu'ils avaient souffert et ce qu'on leur avait fait souffrir.

Une ovation à laquelle participèrent les Anglais et les Belges fut faite à l'ancien président du Conseil.

M. Barthou est parti ce matin pour Paris.

Incendies de forêts au Canada

NORTH-BAY (Ontario), 31 juillet. — Des incendies de forêts ont détruit les villes de Cochrane, Matheson, Timmins et la station de Mushka.

Troquois-Junction et Troquois-Falls sont actuellement la proie des flammes.

On signale une centaine de personnes tuées et de nombreux blessés.

Plus de 200 morts

OTTAWA, 31 juillet. — Selon les derniers renseignements, il y a eu 200 morts dans les incendies de forêts. On s'attend à ce que beaucoup d'autres personnes aient péri dans des endroits éloignés.

Un grand nombre de fermiers, profitant de l'expérience des incendies antérieurs, se sont réfugiés sur les rivières et les lacs et ont ainsi sauvé leurs familles.

On cite beaucoup de cas de souffrances terribles ; des familles entières ont péri dans les flammes.

La foule des réfugiés arrive dans les villes du sud. Des trains de secours avec des médecins et des infirmières partent pour le nord.

L'EXPLOSION DE NEW-JERSEY serait-elle l'œuvre des Allemands ?

NEW-YORK, 31 juillet. — L'explosion qui s'est produite dimanche matin dans le port de New-York a été si violente et a causé tant de dégâts, qu'à l'heure actuelle il est impossible de fournir une version définitive.

L'enquête établira si la cause est accidentelle, ou si elle est due à la malveillance.

Une nouvelle version circule en effet : les explosions auraient suivi un incendie qui avait éclaté à bord d'une péniche amarrée à l'extrémité des quais.

Les autorités, soupçonnant un complot allemand, dirigent leurs recherches dans ce sens.

Peu de personnes ont été tuées, mais on a à constater de graves dégâts matériels, et notamment la perte de 40.000 tonnes de sucre brut évaluées à 3 millions et demi de dollars ; de camions chargés de salaisons ; de treize entrepôts détruits et de six jetées endommagées.

La statue de la Liberté qui se trouve à l'entrée du port de New-York, a été légèrement endommagée.

Les dégâts dans l'île Bedloes sont évalués à des millions de dollars.

Le total des dégâts atteint 125 millions de francs.

On a procédé à des arrestations

NEW-YORK, 31 juillet. — Le président de la Compagnie propriétaire du chaland d'où l'on suppose que provient l'incendie, ainsi qu'un dockeur de la National Storage Company, ont été arrêtés, sous l'inculpation d'homicide involontaire, par ordre du tribunal de New-Jersey, en vertu d'une plainte déposée par M. Connelly, inspecteur de la Société des combustibles de New-Jersey, qui prétend que les inculpés sont responsables pour avoir permis au chaland d'être amarré au dock.

La justice allemande sévit contre les socialistes

ZURICH, 31 juillet. — Suivant le *Volksfreund*, le socialiste Bach a été arrêté à Düsseldorf pour avoir distribué des circulaires intitulées « La Faim ». Une perquisition a eu lieu dans son appartement ; mais elle n'a donné aucun résultat.

A Brunswick le socialiste Langrock a été condamné à un mois de prison pour avoir remis à un de ses collègues quelques circulaires donnant le compte rendu d'une conférence social-démocratique faite à Léna.

A Stuttgart un procès vient d'être intenté au rédacteur Crispian et huit autres personnes accusés d'avoir organisé une manifestation le 28 juin, près de Charlottenplatz ; une cinquantaine de témoins ont été entendus.

Le procès s'est terminé par les condamnations suivantes : Crispian est condamné à trois mois pour contravention à la loi sur l'état de siège, qu'il a commise lors de la manifestation social-démocratique à Stuttgart le 28 juin. Son défenseur était le député Haase. L'accusé Edwin Hoernle a été condamné à un mois de prison, deux autres à trois semaines, tous les autres ont été acquittés.

Le départ du Deutschland

Le gouvernement américain lui refuse une escorte de navires de guerre

NEW-YORK, 31 juillet. — Le département de la Marine a refusé la demande du commandant du sous-marin *Deutschland* pour une escorte spéciale de navires de guerre américains dans les eaux territoriales américaines.

Le département de la Marine ne voit aucun motif pour obtempérer aux désirs du capitaine König, et se refuse à créer un précédent en désignant des navires de guerre pour la conduite hors du port de navires de commerce étrangers.

Une agression manquée

Léon Lajardie, vingt-deux ans, et Edmond Boura, vingt ans, garçons de café, se trouvant sans un sou en poche, eurent l'idée de dévaliser Mme Gauthier, gérante d'un bar situé 155, rue Lafayette. C'est le 27 juin que fut décelé le coup. Lajardie et Boura, vers 11 heures du soir, se dissimulèrent derrière une porte, au premier étage de l'immeuble, et, lorsque Mme Gauthier passa, portant dans un sac en toile la recette de la journée, Lajardie se précipita sur elle, lui enveloppant la tête dans une écharpe. Heureusement pour la victime, Boura, pris de peur, s'enfuit bientôt, suivi par son camarade. Le lendemain, la police arrêta les deux garnements, qui furent condamnés, hier : Lajardie à deux ans de prison et Boura à treize mois.

Et dire qu'il fut révoqué pour cause de "bonté" !

Une légende est en train de se créer autour du nom du feld-maréchal comte Johann von Salis-Seewis, gouverneur de la Serbie au nom de François-Joseph.

Ce pandour mué en fonctionnaire aurait été, dit-on, révoqué à cause de sa trop grande bonté à l'égard des malheureux Serbes.

Sa trop grande bonté ? Qu'en on juge.

Rappelons d'abord qu'il est impossible, dans la double monarchie, de parvenir à un grade élevé sans avoir donné des preuves irréfutables de cruauté. Il nous suffira ensuite de rapporter ici un récit paru dans le *Berliner Tageblatt* pour démontrer que le feld-maréchal n'avait nullement failli à la confiance que lui avait marquée le vieux empereur.

Ce Croate d'origine suisse avait établi son quartier général dans le palais de la Banque serbe. Il était aidé dans ses fonctions par trois cents officiers austro-hongrois, parmi lesquels les généraux Babich, Kuchinka et Gellinek ; ce dernier était l'alter ego du gouverneur, ayant occupé autrefois la place d'attaché militaire à Belgrade.

Donc, après avoir décrit le physique du gouverneur, « une vraie tête énergique de vieil officier austro-hongrois », le docteur Leo Lederer, correspondant du *Berliner Tageblatt*, affirme que M. von Salis-Seewis est resté soldat même dans ses fonctions civiles, et que c'est à sa fermeté (!) que la Serbie doit d'avoir reconquis la paix intérieure perdue depuis si longtemps.

Mais, laissons la parole au fonctionnaire trop humain.

« Nous exigeons la stricte obéissance aux règlements, nous punissons de la façon la plus dure toute transgression à nos ordres, nous empêchons le plus sévèrement possible toute ingérence de la population dans la politique, mais nous cherchons, toutefois, par une sage administration à éveiller dans ce peuple le sentiment de l'ordre et de la discipline. »

Il est superflu de préciser ici ce que veulent dire ordre et discipline dans la bouche d'un Allemand.

« Les gouvernements qui nous ont précédés en Serbie (!) ne se sont guère préoccupés des nécessités agraires, commerciales et industrielles du pays. Tous leurs efforts se sont portés sur la création d'écoles et d'universités qui ont inondé la Serbie d'avocats et de politiciens. Ceux-ci ont longuement lurré le peuple avec le mirage de grandes conquêtes territoriales. Mais, Dieu merci, nous avons veillé à ce que toute communication avec ces politiciens, aujourd'hui enfuis à l'étranger, fût interrompue ; toute violation de nos édits sur cette question est rigoureusement punie. La presse serbe est tout entière en nos mains. Les réunions politiques ne sont pas permises. Les popes ont cessé d'être des agitateurs de consciences pour redevenir des pasteurs d'âmes. »

« La Serbie est divisée en treize départements dirigés par des officiers austro-hongrois. Les communes seulement bénéficient d'une sorte d'administration autonome, très limitée, d'ailleurs. »

« Actuellement nous étudions la question des impôts. Pour éviter le non-paiement de la part des paysans, nous avons déjà établi qu'ils devront consigner au gouvernement toutes leurs récoltes. »

« L'instruction publique va subir de grandes modifications. Nous commencerons par abolir dans les écoles l'usage des caractères cyrilliques qui seront remplacés par l'alphabet latin. Les instituteurs, choisis par nous, auront soin de faire comprendre à leurs élèves que l'avenir de leur patrie leur viendra du nord et non pas de l'Orient. Ils devront surtout extirper de l'esprit de la jeunesse toute velléité d'indépendance de leur pays et tout espoir d'un retour plus ou moins lointain au passé. »

« La liberté et même la vie des instituteurs dépendront de leur obéissance à ces ordres. »

« Au moment de partir de Vienne on m'avait dit : « La Serbie a cessé d'exister en tant que nation ». Je me suis appliqué de mon mieux à obtenir ce résultat. »

Tel est le fonctionnaire qu'on a destitué parce qu'il était « trop bon ».

Qu'attendre, alors, de son successeur, le général von Rhemen ?

Pauvres Serbes !

G.-G. Z.

Le contrôle aux armées

La commission des P. T. T. de la Chambre s'est réunie hier pour organiser le contrôle aux armées sur les matières rentrant dans le cadre de ses attributions.

Elle a nommé une délégation pour le contrôle de la télégraphie militaire dans la zone des armées et nommé M. Deshayes dans ses fonctions de rapporteur.

La commission a, en outre, décidé en principe la nomination d'une nouvelle délégation pour le contrôle du service postal militaire.

LES CONTES D'EXCELSIOR

La gardienne du foyer

Au-dessus de la tourbière flottaient de blanches et mouvantes vapeurs comme des écharpes dénouées qui se déchiraient aux branches des saules, des bouleaux et des peupliers. Les brouillards de l'aube s'élevaient au long des « crêts » couverts de sapins, qui, peu à peu, se dessinaient en noir sur l'horizon gris. La cloche d'une église lointaine sonna lentement quatre coups, qui heurtèrent avec mollesse le ciel brumeux.

— Sacrée bise!... ça pince!... dit l'Ovide Monnet à sa mère.

— Il fera chaud à midi, répondit la vieille.

— Dame! c'est le mois d'août!... Tout de même, s'ils avaient remis à plus tard pour faire la guerre, ça n'en aurait valu que mieux pour les foins et la moisson!

La paysanne soupira et essuya une larme. Ils étaient une quinzaine de jeunes gens sur le quai de cette petite gare jurassienne, qui attendaient le train du matin pour rejoindre leur dépôt, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu. Leurs familles les escortaient, silencieuses, regards ternis par l'émotion, visages un peu pâles; et, de leurs voix rudes, ces montagnards prononçaient en patois des phrases indifférentes : « ça pousse », « ça pousse », « ça pousse », mais inflexible et dure comme le granit des « crêts », secrète comme les forêts séculaires où dort un éternel silence.

Quand est-ce qu'on se reverra? prononça lentement la Vitaline Monnet.

Son fils ne parut pas l'entendre, et la vieille, impassible d'aspect, sentait s'élever en elle un désespoir que nul ne pouvait soupçonner. Elle revoyait sa vie comme une longue route obscure sur laquelle, seules, des pierres tombales se dressaient dans la lumière : son mari, sa fille aînée, deux fils... Et le dernier partait!... Qu'allait devenir la terre abandonnée?... Et comment vivrait le jeune ménage?... L'Ovide s'était marié depuis moins d'un an : la Claudine venait de lui donner un fils, un gros poupon avide de vivre. Mais, faible encore, tout occupée à son enfant, elle ne pourrait, de longtemps, travailler à la terre. Elle n'avait même pas pu faire les trois kilomètres qui séparaient le village de la gare!... Elle sanglotait quand l'Ovide était parti, et c'était à elle qu'il songeait — sa mère le voyait bien — avec ce regard distrait et ces mâchoires fortement serrées sur son tourment caché!

Un long coup de sifflet, répété par les combes et les forêts en un multiple et déchirant écho, une fumée au-dessus du défilé, un grondement...

— Voilà le train... murmura la Vitaline.

Tous se levèrent. Quelques femmes laissèrent échapper un sourd gémissement, aussitôt réprimé. Le silence des hommes se fit plus pesant. Mais le petit convoi, enguirlandé de branches de sapins, apparut tout à coup comme un cortège de triomphe et d'héroïsme, d'où sortaient des chants guerriers...

— Allons, maman! Veillez bien sur la Claudine et sur le mioche... Et conservez-vous!... dit simplement l'Ovide à sa mère.

— Adieu, mon petit... Adieu!... fit-elle en l'embrassant.

Puis, craignant de faiblir, elle partit précipitamment, sans attendre que le train eût quitté la gare. Elle traversa la salle d'attente, sortit, se trouva sur la route!... Et elle se mit en chemin sans se retourner, s'appuyant sur un coudre noueux dont elle soutenait son pas. Droite, portant sans faiblir le poids de soixante années, elle avançait d'une allure ferme, sans regarder autour d'elle, suivant d'abord la route poussiéreuse, puis coupant par les pâturages pour abrégier. Et ses lourds souliers ferrés grinçaient sur la pierre nue. Le soleil commençait à paraître. Déjà le coq de l'église baignait dans une clarté dorée. C'était le début d'un beau jour d'été, grisant et pacifique... Et la paysanne se sentait le cœur accablé d'incertitude, de découragement et d'angoisse...

Quand elle passa devant l'église, ayant enfin atteint le village, elle prit le sentier qui conduisait au portail, saisie tout à coup d'un besoin de prière. Mais il était trop tôt. La maison d'espérance et de consolation ne s'ouvrait pas encore. La Vitaline hésita un instant. Puis, poussée par une force obscure, elle fit quelques pas, pénétra dans le cimetière et se trouva devant la tombe des siens. Agenouillée, elle murmura machinalement une oraison qui agita ses lèvres sans occuper sa pensée... Et sa rêverie l'emporta.

Ils étaient là, ceux de sa race, ceux qu'elle avait connus, et les autres, les vieux d'autrefois, dont elle ne savait que le nom! Ils étaient rentrés dans la terre maternelle, leur journée faite, leur temps vécu.

Chacun d'eux avait ajouté son effort à l'effort des aïeux. Chacun d'eux avait accru selon son pouvoir l'héritage ancestral : un coin de champ, un lopin de forêt, quelques arpents de tourbière... Tous avaient donné leur labeur, leur sacrifice, leur vie. Et maintenant... Vaguement, il sembla à la paysanne que tout le sol de France était menacé. C'était pour la terre que les fils de la terre allaient combattre!... La trouveraient-ils, à leur retour, moins belle et moins parée qu'à l'instant du départ?... Mais que pouvaient les femmes et les enfants?... Qui les aiderait dans leur tâche?... Pendant quelques secondes, la vieille chancela sous le découragement. Puis, tout à coup, regardant ses mains brunes et noueuses, elle eut l'âpre sentiment de sa force. Toutes ses pensées se résument en elle :

— On fera ce qu'il faudra... On durera bien autant que la guerre...

Et elle imagina, dans son berceau, le dernier-né de la famille, celui qui porterait le nom et posséderait l'héritage. Le père disparaîtrait peut-être, la race ne disparaîtrait pas!... Alors, brusquement, la Vitaline se leva, se signa, et, jetant à la tombe un regard droit comme un serment, elle appuya son bâton sur le sol, se redressa et partit d'un pas plus pressé. Elle n'avait pas le droit de perdre un instant : le travail l'appelait!

Quand elle rentra au logis, elle trouva, dans la chambre basse, la Claudine assise près du berceau où dormait le petit, et, tricotant, les yeux rouges encore :

— Ils sont partis? demanda la jeune femme, unissant toutes les douleurs à la sienne.

— Oui... Le train n'a pas eu de retard, répondit la vieille.

Puis, plus doucement, elle ajouta :

— Il m'a dit de bien veiller sur toi et sur le mioche... On veillera.

Elle jeta un coup d'œil au poupon et sourit :

— Il est beau, fit-elle. Espérons qu'il n'aura pas trop de misère!

Puis, avec des gestes précis, elle se coupa à la michie une grosse tranche de pain qu'elle mit, avec un morceau de fromage, dans la poche de son tablier.

— Tu prépareras la soupe pour onze heures, dit-elle. Il y a la foie à faucher.

De sa même allure tranquille, elle passa dans la grange. Autour de ses reins, elle ceignit la ceinture avec l'auget de bois où dort la meule, la petite enclume que l'on fiche en terre et la masselote qui sert à marteler l'acier. Puis, parmi les faux appuyées contre la muraille, elle choisit la plus grande, la plus luisante, la plus lourde aussi, celle que préférait l'Ovide, et, la jetant sur son épaule, elle partit... Silhouette sombre dans la lumière, elle traversait les prés, piquant droit vers le champ qu'elle allait faucher; et, attirées par les éclairs de la lame, des alouettes volaient au-dessus de sa tête, ivres de jeune soleil, et remplissant le ciel de leur chant...

Auguste Bailly.

POUR LE VOYAGE

On ne porte guère de robes de linon à Paris, même à cette époque. On les réserve pour les villégiatures, mais il est prudent pourtant de se munir pour la montagne ou la plage de vêtements clairs un peu plus chauds. Les robes de jersey de laine ou de coton mercerisé dans les tons clairs sont très pratiques; malheureusement, en coton, aucune couleur tendre n'est durable, et il vaut mieux alors prendre du blanc. Ce jersey de coton mercerisé remplace, cette année, les robes de toile et de piqué; plus souple, il a l'avantage, en voyage, de se chiffonner moins et, en tout cas, de se remettre plus facilement à neuf. Le modèle ci-contre, d'une extrême simplicité, avec sa veste très ample, serrée dans une ceinture en tissu pareil, est un tricot de laine « biscuit ».



Robe de jersey
« biscuit »

Un col marin en tricot semblable, orné d'une bande légèrement brodée, une toque du même ton sans aucune garniture, et voilà un ensemble très élégant.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Nous avons reçu 20 francs de G. H... pour une œuvre. — Nos sincères remerciements.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi de Monténégro quittera Vichy ce matin pour faire, à titre privé, un court séjour à Paris, où il arrivera ce soir. Il rendra visite demain au président de la République; il sera reçu le lendemain au Grand-Palais par M. Justin Godart, et il ira, dans l'après-midi, passer quelques instants au lycée Louis-le-Grand, dont il fut l'élève. Il sera probablement de retour à Vichy samedi.

BIENFAISANCE

— M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, a visité à l'hôpital Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux, dirigé par le docteur Barthe de Sandfort, le service des brûlés évacués de tous les points du front.

M. Godart a vivement félicité le docteur Barthe, qui obtient des résultats tout à fait intéressants.

— M. Herriot, sénateur et maire de Lyon, vient de faire à Aix-les-Bains une conférence, présider par le général d'Amade, au profit des soldats mutilés de la guerre et suivie d'une partie musicale et littéraire au cours de laquelle miss Mary Garden et M. Albert, de l'Opéra, furent chaleureusement applaudis.

S. A. R. la duchesse de Vendôme était au premier rang de l'assistance. (New-York Herald.)

DEUILS

— Un service religieux a été célébré hier matin, à 11 heures, en l'église Saint-François-Xavier, pour le repos de l'âme du capitaine Augustin Cochon, fils du baron Denys Cochon, ministre d'Etat, membre de l'Académie française. M. l'abbé Esquère, vicaire de la paroisse, a dit la messe, et l'absoute a été donnée par Mgr Chapon, évêque de Nice. M. le chanoine Clément représentant le cardinal archevêque de Paris. Le président de la République s'était fait représenter par le commandant Nazareth, et M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, était représenté par M. André d'Ormesson, commandeur d'ambassade. Remarqué : l'amiral Lacaze, ministre de la Marine; M. Méline, ministre de l'Agriculture; l'h. Exc. Jaworsky, ambassadeur de Russie; Tilton, ambassadeur d'Espagne; le baron Guillaume, ministre de Belgique; le chevalier de Stuyts, ministre des Pays-Bas; MM. Maurice Barthe, Henri de Régner, de l'Académie française; M. Michoud, président du Conseil municipal; Mgr Baudrillard, recteur de l'Institut catholique, etc.

Nous apprenons la mort :

De M. Paul Boillot, âgé de vingt ans, aspirant d'infanterie, mort pour la France devant Verdun le 15 juillet, frère du regretté aviateur Georges Boillot, tombé lui aussi devant Verdun il y a deux mois.

De Mme Paul Flandrin, née Aline Desgoffe, veuve de l'artiste peintre, décédée à Montgeron.

De M. Henry Pechverty, canonnier au 8^e d'artillerie lourde, mort pour la France à trente et un ans, fils de notre confrère M. Alfred Pechverty.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX

AU LYCEE PASTEUR

La distribution des prix du lycée Pasteur a eu lieu, dans la salle du Palais d'Hiver au Jardin d'Acclimatation, sous la présidence de M. Fleury, proviseur. M. Emile-Moselly Chemin, professeur, a prononcé le discours d'usage. Au palmarès figurent : pour la classe de philosophie, MM. Jupin, Merle, d'Aubigné; pour celle de première et de seconde, MM. Cordebas, Laffay, Otoni, Bruder, Belluc, Lauth, Morel, Kuechlin, Merle d'Aubigné, Laurent, de Taillandier, Lazard et Bruyère.

AU COLLEGE CHAPAL

La distribution des prix du lycée Chapal a été présidée par M. P.-F. Pécaut, inspecteur général de l'instruction publique, chef de cabinet du ministre, assisté de M. Coulon, directeur de collège. M. Pécaut, ancien professeur, dans le discours d'usage, évoqua le souvenir des anciens élèves et parla de l'erreur commise par « les esprits chagrins » qui doutaient de la santé morale de la France et incriminaient notre système d'éducation.

Les prix de fondation ont été décernés à MM. Etienne Morel (prix de l'Association des Anciens Elèves), prix Amiot et médaille offerte par M. de Coubertin, Raoul Petit (prix Mathieu-Weill), Georges Pocholle (prix Charles-Boucher), Charles Geon (prix d'Hérécourt), Roger Thouvy (prix Boillot). Un prix spécial a été décerné à Mlle Chaumont (cours préparatoire à l'Ecole Normale supérieure), élève qui figure parmi les plus souvent nommées.

AU LYCEE VOLTAIRE

La distribution des prix au lycée Voltaire a été présidée par M. Gastinel, inspecteur d'académie, en remplacement de M. Viguié, proviseur. Dans son discours, M. Gastinel a parlé du deuil de l'Université française et de la malheureuse Académie de Lille, « dont sept lycées sur neuf sont soumis à la surveillance haineuse d'officiers allemands ».

Le prix offert par la municipalité du onzième arrondissement a été décerné à M. Bouffanais : celui de l'Association des Anciens Elèves à MM. Hahn, Beslais et Lesourd; celui des études grecques à MM. Beslais et Colombani; le prix de Coubertin à M. Postaire; le prix de l'emprunt 1915 à MM. Hermann, Colombani et Revel.

AU LYCEE BUFFON

La distribution des prix au lycée Buffon a eu lieu sous la présidence de M. Breitling, proviseur, qui prononça une allocution, ainsi que M. Maynial, professeur.

Le prix d'honneur, offert par M. le maire du quinzième arrondissement, a été attribué à M. Dez, de la classe de philosophie; le prix d'honneur offert par l'Association Amicale des Anciens Elèves du lycée a été attribué à M. Juglar, de la classe de mathématiques spéciales; le prix Marcel Boullin a été attribué à M. Gnyou, de la classe de mathématiques; la médaille Pierre de Coubertin a été attribuée à M. Brémont, de la classe de mathématiques.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ. Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Parfumerie, articles de voyage. Mobiliers par milliers.

ECOLE Rue de Rivoli, 63 PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Les “ vient de paraître ”

Mais cette guerre même a rendu à la France un tel trésor d'énergies qu'il se dépense sans s'épuiser et qu'il se répandra jusque dans la paix pour y achever notre régénération. Si des réformes, toutes urgentes, toutes complémentaires les unes des autres, accroissent par leur multiplicité l'embaras de la tâche, il n'y a nul doute sur ce qui est à accomplir. Enfin, un seul but :

faits pittoresques

Le Coupe-Papier.

FAITS DIVERS

Collision de tramways. — Hier matin, à 7 h. 1/2, un tramway de la Compagnie de l'Ouest-Parisien, allant du cimetière de Bagneux au Champ-de-Mars, a tamponné un autre tramway qui le précédait et était à l'arrêt à la station de la rue Pétier.

Le choc fut très violent, et quatre personnes qui se trouvaient dans le véhicule tamponné ont été plus ou moins grièvement blessées sur diverses parties du corps.

Après avoir reçu des soins dans une pharmacie, elles ont été reconduites à leur domicile. Ce sont : Mmes Michaut, 6, rue Séguier ; Mahé, 3, rue de Valois ; Geoffroy, 7, cité Bondelet, et M. Faulle, 33, rue du Cherche-Midi.

Ecrasé par sa voiture. — A midi et demi, hier, en face du numéro 100 de la rue de la Réunion, le garçon boucher Jean Beck, âgé de cinquante ans, est tombé sous les roues de la voiture qu'il conduisait.

LA VENTE AU DETAIL
de la viande à Paris

Il est intéressant pour les consommateurs de Paris de connaître les conditions de la vente au détail, réglementée par une ordonnance récente du préfet de police. En voici le résumé :

La viande sera obligatoirement vendue, dans le commerce de détail, au poids net, soit parée, soit non parée, soit au quart d'os. La vente au morceau sans indication de poids est interdite. Lorsque la viande est parée, le poids net est celui du morceau livré, sans aucun déchet. Lorsque la viande est vendue non parée, le poids net est celui du morceau découpé normalement et pesé avant l'enlèvement des déchets y adhérents. Les déchets pesés doivent toujours accompagner la livraison, et il est interdit d'y ajouter des déchets provenant d'autres morceaux. Lorsque la viande est vendue au quart d'os, le poids total des os adhérents ou non adhérents au morceau ne peut pas excéder le quart du poids net total.

La livraison de la viande de boucherie à domicile devra être obligatoirement accompagnée d'un bulletin de livraison mentionnant lisiblement l'espèce, la qualité, le prix au kilo, le poids et le prix total de la marchandise vendue.

Un bulletin d'achat portant les mêmes indications doit être remis, lors de la vente dans les états, à tout acheteur qui en fait la demande.

Les infractions à ces prescriptions seront constatées par des procès-verbaux qui seront transmis aux tribunaux compétents.

M. Albert Thomas visite
des usines de guerre

Lyon, 31 juillet. — M. Albert Thomas, sans-secrétaire d'Etat au Munitions, a visité aujourd'hui les usines d'Etat de l'exposition.

Du haut d'une originale tribune, faite de rangées de gros tubes superposés, le sous-secrétaire d'Etat a harangué le personnel. Il a loué son énergie qui a permis à nos poils d'entrer la canne à la main dans certains villages reconquis.

Communiqués

Une Société pour la Défense et l'Illustration de l'Art français (65, boulevard Saint-Michel, Paris), vient de se constituer sous la présidence de l'éminent historien d'art qui dirige le musée du Trocadéro, M. Camille Enlart. La nouvelle société se propose, à la faveur des événements : de défendre les traditions de l'Art français contre les excès d'influence étrangère ; d'organiser la défense et l'illustration de l'Art régional français ; d'étudier et de mettre en pratique les meilleurs moyens de conserver, d'exalter et de prolonger la beauté particulière de tous pays de tradition française.

La Société procèdera par conférences, spectacles, expositions, concours, manifestations littéraires et artistiques de tous ordres, créations de musées, toutes choses destinées à éveiller dans les populations le sens de l'Art, à leur faire mieux connaître et mieux aimer leur pays tant en en divulguant et en en célébrant les beautés naturelles et en les préservant, qu'en organisant dans les provinces la protection de toutes les œuvres d'art présentant un intérêt quelconque d'esthétique et d'histoire locales. D'autre part, la Société fera tous ses efforts pour encourager, défendre et favoriser les artistes adhérents.

La Saint-Cyrienne. — La Saint-Cyrienne, société de secours aux anciens élèves de Saint-Cyr, invite très vivement tous ses adhérents à envoyer au plus tôt le montant de leurs cotisations de 1915 et 1916 non encore payées (10 francs par an) au secrétariat de la Société, 12, rue de Bellechasse, Paris.

Par suite de la guerre et de la dispersion de ses membres dans les diverses formations mobilisées, il n'est pas possible à la société de procéder au recouvrement des cotisations par les moyens habituels, et, pourtant, les besoins douloureux se pressent, les demandes de secours deviennent de plus en plus nombreuses ; il importe que les ressources de la Saint-Cyrienne soient maintenues aussi élevées que possible.

Vers Lourdes. — Après la manifestation émouvante des enfants, qui ouvrira cette année le pèlerinage national de Notre-Dame de Salut à Lourdes, aura lieu, comme l'an dernier, une retraite dans les exercices seront prêchés par le T.R.P. Em. Bailly. — Demander le programme détaillé et illustré au secrétariat du pèlerinage national, 4, avenue de Breteuil.

France-Russie. — Le comité de direction de l'Association France-Russie vient de se réunir sous la présidence de M. Herriot, sénateur, et a nommé une sous-commission composée de MM. Blinck, de Chavagnès, Patouillet, directeur de l'Institut français de Pétersbourg, et Petit-Dutailly, directeur de l'Institut national des universités et écoles françaises, et chargée de régler, d'accord avec M. Branet, directeur général des douanes, la question de l'échange de jeunes gens entre les deux pays alliés. Le principe de la création d'un office de placement a été ensuite voté et il a été décidé que les chambres de commerce russo-française de Pétersbourg et française de Londres seraient consultées sur les meilleures modalités à établir et les garanties à exiger des intéressés.

Petite gazette de la Comédie

Semaine de clôture très brillante et qui résume fidèlement le labeur de la Compagnie pendant la seconde année de guerre. De la soirée du dimanche 23 à celle du 30 juillet, la Comédie, — n'affichant pas deux fois la même œuvre, — a représenté 16 pièces formant ensemble 49 actes : *L'Aventurière* ; *L'anglais tel qu'on le parle* ; *Le Marquis de Priola* ; *Le Demi-Monde* ; *Andromaque* ; *Tartuffe* ; *La Mégère apprivoisée* ; *Les Deux Gloires* ; *Il ne faut jurer de rien* ; *L'Eté de la Saint-Martin* ; *Blanchette* ; *Poil de Carotte* ; en matinée, dimanche, *Le jeu de l'Amour et du Hasard* et le *Barbier de Séville* ; enfin, le soir, *Le Misanthrope* suivi des *Brebis de Panurge*.

Je n'ai pas été très satisfait de la distribution du *Jeux de l'Amour et du Hasard* ; elle m'a semblé, tout de même, par trop pauvre et plus digne d'offrir quelque agrément aux invités d'une distribution de prix que de contenter le public de la première scène française. Nul n'a plus souvent ni plus énergiquement que moi réclamé des rôles pour les jeunes gens... sous condition de toujours placer les débutants au milieu des vétérans sur lesquels ils pourront s'appuyer. La liaison étroite, mieux encore, la fusion d'éléments nouveaux et anciens constitue réellement une interprétation de la Comédie ; si vous nous présentez une pièce jouée uniquement par d'aimables stagiaires, sans un seul membre de la « Société des Comédiens français », nous aurons beau assister à un spectacle donné dans la salle de la rue de Richelieu, nous ne serons plus, en fait, à la Comédie-Française. Entourée d'acteurs moins novices, peut-être Mlle Valpreux, qui s'essayait dans Silvia, aurait-elle trouvé des accents sinon plus sincères, au moins plus émouvants. On devine chez cette étonnante petite comédienne une pensée juste, une sensibilité affinée ; mais ses « intentions » ne s'extériorisent pas suffisamment et l'ensemble du personnage, s'il nous apparaît d'une construction correcte, s'estompé dans la grisaille. Quant à Hiéronimus, second prix du Conservatoire, cette année, engagé pour la durée de la guerre à la Comédie où nous l'avons vu depuis deux ans dans de nombreux petits rôles, il a très gentiment esquissé un mine et frère diminutif de Pasquin, s'adaptant d'ailleurs fort bien à la Lisette de Mlle Bovy.

Dans le *Barbier de Séville*, à défaut de Berr, en congé, et de Brunot mobilisé, Croué a repris Figaro qu'il jona pour la première fois le 7 août 1905. Il ne l'avait pas joué depuis 1909. Excellent interprète d'Antonio du *Mariage de Figaro*, Croué avait joué Basile du *Barbier*, le 26 mai 1914 ; il incarnerait un plaisant Bartholo ; le rôle de Figaro ne convient pas à ses qualités. Artiste savant, diseur subtil, comédien habile à composer un personnage avec autant de vérité que de maîtrise, Croué n'a ni la verve, ni le geste du premier comique.

La composition de l'affiche des derniers spectacles a, par le fait seul du hasard sans doute, accumulé en sept soirées cinq rôles de Mlle Cécile Sorel, et quels rôles ! D'un dimanche à l'autre, la brillante sociétaire est passée, avec un égal bonheur, de la bavarde Clotilde d'Emile Augier, pourtant capable de s'émouvoir au contact de Fabrice, à la curieuse et troublée Mme de Valleroy de M. Lavedan, puis à la troublante et cynique Suzanne d'Ange de Dumas fils ; enfin, finissant « en beauté », elle incarnait jeudi la *Mégère apprivoisée*, de Shakespeare, et dimanche... la *Mégère qui apprivoise* de Molière, car telle est l'élégance, et le pauvre Alceste bien dompté ne restera pas longtemps dans son désert ! Six ans après seulement, l'ardent « Je vous refuse... » se transformera dans le froid et irrévocable « Il n'est plus temps », mais alors Alceste aura dégénéré en Clitandre, il défendra contre Trissotin cette cour dont il avait si amèrement décrié l'esprit devant Arminio, et, le pauvre homme ! il s'émerveillera d'une constance de deux années !

Parmi ceux qui, cette semaine, ont brillamment représenté la Maison, je n'aurai garde d'oublier Raphaël Duflos, aussi à l'aise dans Priola que dans Olivier de Joline. Je veux, en outre, noter tout le charme de la soirée « champêtre » de samedi avec *Blanchette*, où Mme Pliat arracha les larmes et les acclamations d'une salle entière, tant sa douleur est poignante, tandis que Féraudy s'affirma comédien de grand style par la profondeur de son observation et la simplicité de son exécution du rôle du paysan Roussel — et *Poils de Carotte*, superbement joué par Bernard et Mme Fayolle, convenablement par Mlle J. Faber remplaçant Mme Dussane dont elle n'a point le « pittoresque ». Pour Mlle Lecointe, qu'elle se montre à nous sous les traits du pauvre petit Lepie ou de la fine et rusée Rosine, elle donne cette sensation de fraîcheur que l'on n'éprouve qu'en présence de la belle et saine nature. Debelly, Siblot, Leitner, Mayer, Mmes Devoyod, Thérèse Koll, ont contribué au succès de cette fin de saison qui s'est achevée sur la gracieuse vision de Mlle Berthe Cerny.

Il ne me reste plus qu'à établir le bilan de la Maison du 1^{er} septembre 1915 au 30 juillet 1916. Devant la qualité et la quantité des œuvres représentées, vous constaterez que la Comédie, en ne laissant point en friche pendant cette seconde année de guerre, le magnifique champ qu'elle avait mission de cultiver, a fait, elle aussi, son devoir de bonne Française.

Emile Mas.

THÉÂTRES

A la Comédie-Française. — La Comédie-Française rouvrira le 1^{er} septembre avec *Polyeucte* et le *Médée* d'André Gide. Elle donnera ensuite les *Affaires sont les affaires*, *L'Esquadrille* et *Brillannicus* (matinée du 3 septembre), les *Fontaines de Rome*, le *Marquis de Priola* (5 septembre), *Gargamelle*, *Il ne faut jurer de rien*, *L'Étincelle* (matinée du 7), le *Père Lamoignon*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard* (soirée).

A l'Athénée. — Cette scène annonce qu'elle suspendra dimanche prochain le succès de *Lautré*, l'amusante pièce de M. Pierre Veber, pour ne pas en inquiéter la brillante interprétation.

Un gala chez Guignol. — Le Guignol *Amalote*, des *Chambers-Elysees*, nous demande d'inviter les soldats de passage à assister gracieusement au gala de jeudi prochain, 3 heures, à l'occasion de la 5^e représentation de Guignol au Trocadero. Voilà qui est fait.

Pour nos blessés. — Sous le patronage et avec l'ambassadeur de Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, vont avoir lieu des matinées nationales dans les hôpitaux militaires des environs de Paris. Toutes les bonnes volontés artistiques sont priées d'assister à la réunion générale qui aura lieu maison Gaveau, 17, rue la Boétie, le vendredi 4 août, à 10 heures du matin, ou d'envoyer leur adresse à M. Georges de Launay, même adresse.

La propagande française à l'étranger. — M. Saint-Saëns, qui donne une série de grands concerts en Amérique du Sud, a été obligé de réduire son programme par suite de son état de santé. C'est ainsi qu'il n'a pu se faire entendre à Rio-de-Janeiro, à son retour de Buenos-Ayres. Il continuera néanmoins son voyage, qui ne comporte pas, en principe, de modifications.

MARDI 1^{er} AOÛT

Comédie-Française. — Clôture (réouverture le 1^{er} septembre).

Opéra-Comique. — Jeudi, *La Tosca*.
Aldéon. — A 8 h. 30, *Louise*.
Apollo. — A 8 h. 15, *Les Mousquetaires au couvent*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Le Farce du patier, le Pêcheur*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *Une partie de nuit, le Prisonnier des Hammes bleues*, etc. (Matinée mercredi et dimanche).
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Charette anglaise*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la Revue*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *la Chouquette*.
Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hôtel du Libre Echange*.
Trionon-Lyrique. — A 8 h., *le Voyage en Chine*.
Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'Ecole du Piston*.
Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Omnia-Paléo. — *Le Mot de l'énigme*, *Aladdin cherche l'âme sœur* (Prince). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL
du 31 juillet 1916

La semaine débute à la Bourse de Commerce, avec une assistance peu nombreuse, composée surtout de courtiers et commissionnaires en sucres, chargés de la répartition entre les pâtisseries, confiseurs et fabricants de confitures. Les destinataires se montrent peu satisfaits, et plusieurs hésitent à s'approvisionner en fruits, dans l'incertitude où ils se trouvent au sujet de la quantité de sucre nécessaire à leur travail.

La culture profite en hâte du beau temps pour les récoltes qui vont s'avancer rapidement. Les premières battages dans le Midi donnent une satisfaction relative, et la taxe de 33 fr. fixée pour le blé engagera ses producteurs à en profiter pour se procurer les ressources dont chacun a besoin en présence de la cherté de tous les objets quelconques.

Les halles de fin continuent à provoquer quelques demandes pressantes à la cote officielle. Il en est de même des *souffis indigènes* et surtout des *sauvages alimentaires*, très appréciés pour les usages culinaires.

Aux Halles centrales, les arrivages sont peu abondants, comme, d'ailleurs, tous les lundis. Le beurre se maintient aux cours antérieurs, malgré la cherté, tandis que les œufs, qui arrivent maintenant régulièrement du Maroc, ont plutôt tendance à la baisse. Le fromage dit suisse est préféré en ce moment aux autres fromages à pâte molle, qui sont relativement bon marché, mais ne manquent cependant pas d'amateurs, même à cette époque. La taxe de 90 centimes pour le camembert paraît plutôt élevée.

Voici, à titre de renseignement, les cours pratiqués à Châteaurenard, en Provence, le principal marché des fruits et primeurs du Midi :

Tomates rondes, 25 fr. ; ordinaires, 10 fr. ; beaux amarels, 115 à 125 fr. ; moyens, 90 à 110 fr. ; petits, 80 fr. ; belles pêches, 100 à 120 fr. ; moyennes, 80 à 90 fr. ; petites, 60 à 70 fr. ; Ananas vertes, 60 à 70 fr. ; jaunes, 80 à 100 fr. ; Pommes de terre early roses, 20 fr. ; rondes blanches, 18 fr. ; longues de Hollande, 20 fr. ; Haricots verts fins, 40 à 60 fr. ; moyens, 20 à 30 fr. ; gros, 5 à 15 fr. ; haricots beurre, 30 fr. ; haricots, 30 fr. ; 1 écosser, 25 à 35 fr. ; Noix, 20 fr. ; poivrons, 60 fr. ; Le tout aux 100 kilos.

Aubergines, 0.75 à 1 fr. ; courgettes, 0.50 ; Champignons, 0.75 ; salades fraîches, 0.75 ; laitues, 0.60 ; radis verts, 6 à 8 fr. ; melons cantaloup, 3 à 4 fr. ; le tout à la douzaine.

Beaux ails, 15 fr. ; moyens, 12 à 14 fr. ; petits, 8 à 10 fr. ; oignons, 0.50 à 1 fr. ; poireaux, 0.50 ; carottes, 0.50 ; le tout aux douze poquets.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

La mission du Commerce infirme. M. les experts-tuteurs que les mandats d'exportation pour les peaux de chèvres peuvent être présentées à nouveau. Elles seront examinées dans le courant du mois de leur réception et recevront satisfaction en tout ou en partie, suivant l'importance du total des demandes.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à des demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Croissez et multipliez...

par BENJAMIN RABIER



... On ne peut même plus faire un nid !..

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 1^{er} AOÛT 1916

52

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXVIII

Les points de feu dans la nuit

Eroulé sur les coussins de sa voiture, Li-Pou-Fang songeait aux conséquences de l'acte criminel qu'il venait d'accomplir...

Lui qui avait toujours désiré atteindre le but qu'il s'était proposé sans répandre une goutte de sang, sans avoir à se reprocher la mort de quiconque, venait d'assassiner...

La mort de miss Edith changeait la face des choses...

Il ne fallait plus songer à épargner Argirh...

Il fallait abandonner l'espoir de l'amener par la simple menace à revenir sur ses projets d'usurier fidèle à la parole donnée...

On ne devait plus songer qu'à détruire Argirh-City...

— Bah! on reconstruira après...

Argirh était condamné...

Mais, tout de suite, Li-Pou-Fang se rappela deux choses qui le laissèrent perplexe :

1^{re} Grâce à la complicité de Tchéou et aux indications données par James Perry, il avait pu dé-

truire le mécanisme des commandes qui faisaient fonctionner la muraille de fer derrière laquelle Argirh agonisait depuis le matin...

2^{re} Il avait exigé que celui qui intéressait le mur d'acier du cabinet de James Perry ne fût que faussé...

S'il était impossible de pénétrer auprès d'Argirh on pouvait encore libérer le neveu de celui-ci...

— Cela pourrait être intéressant.

Comme il prononçait ces mots, son auto dépassa les premières maisons d'Argirh-City...

Li-Pou-Fang donna l'ordre à son chauffeur de stopper.

Lorsqu'il eut bondi à terre, il ordonna de reconduire les deux Chinois et de le venir attendre à l'entrée du chemin qui conduisait à la mer... ce chemin, précisément, où Bradway et Jack avaient eu leur dernière entrevue...

Le chauffeur s'inclina et l'auto reprit sa route...

Li-Pou-Fang marcha jusqu'à la demeure d'Argirh.

A cent pas de l'entrée principale, il s'arrêta devant une petite porte qui trouait le mur de clôture, introduisit une clef dans la serrure, dont le pêne joua sans bruit...

Deux secondes après il était dans le parc...

Alors, en se glissant prudemment au long des allées, il parvint jusqu'à un petit pavillon où logeaient Tchéou et trois autres serviteurs chinois...

La porte de ce pavillon était fermée au loquet... Le mandarin pénétra aisément dans le repaire de son complice, qui, s'attendant à sa visite, ne s'était pas encore couché...

Il le trouva fumant, étendu dans un rocking-chair, devant sa fenêtre grande ouverte sur la nuit du parc...

En l'entendant entrer, Tchéou, d'un bond, se mit sur pied...

Déjà sa main se crispait sur le court poignard qu'il tenait caché sous sa robe et qui ne le quittait jamais...

Mais Li-Pou-Fang, tout de suite, se fit reconnaître...

Tchéou poussa un soupir de soulagement et s'inclina profondément devant le maître de sa vie...

— Tu m'attendais, n'est-ce pas ?...

— Comme c'est mon devoir...

— Revêts ton maillot noir... nous avons une rude tâche à accomplir et appelle à ton secours toutes les ressources de la science mystérieuse...

Tchéou, en quelques minutes, se trouva prêt...

Alors, Li-Pou-Fang l'attira dans l'angle de la fenêtre et lui dit d'une voix chevrotante :

— Miss Edith est morte.

Tchéou recula d'un pas, frappé de stupeur.

Li ajouta :

— C'était nécessaire... Nos dieux me sont témoins que je ne désirais la mort de personne... mais le hasard en a décidé autrement... La mort de cette enfant nous oblige à abandonner notre plan primitif... Edith morte, Argirh doit mourir... car, rendu par nous à la liberté, même après nous avoir cédé il parviendrait certainement, grâce à sa police, à pénétrer notre secret... et il ne le faut pas...

— Alors, c'est Widorski qui va avoir raison... C'est son plan que nous allons adopter ?

— Sans doute... Argirh-City ne tardera pas à être un monceau de cendres... mais il nous faut du temps pour trouver des complices dans les différents ateliers qui doivent ou sauter ou être dévorés par les flammes, à la même heure... Or, peut-être s'écoulera-t-il des semaines avant que nous ayons trouvé des créatures prêtes à se vendre... Et, pendant des semaines, les usines d'Argirh-City continueront à fabriquer des armes et des munitions pour les Alliés... Et c'est ce qu'il faut empêcher...

— Comment ?...

— En donnant à James Perry, seul maître après Argirh, l'ordre d'aller prescrire l'extinction des hauts fourneaux... Les hauts fourneaux éteints,

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

LES SPORTS

HIPPIQUE

Résultats des courses de Saint-Sébastien. — Prix de Consolation : 1. Roi de la Lande (O'Connor) ; 2. Andromique (Bond) ; 3. Bénédicte (Goaille) ; 3 longueurs. Non placés : Prague (Gauthier).
Pari mutuel : Roi de la Lande, gagnant, 6 fr. ; placé, 5 fr. 50 ; Andromique, placé, 6 fr. 50.

La Bourse de Paris

LUNDI 31 JUILLET 1916

Marché soutenu, l'impression demeurant satisfaisante et la liquidation de fin de mois s'effectuant aisément avec des taux de reports à 1 an très égaux aux précédents. Pas de changements sur les rentes : le 5 0/0 se retrouve à 98,80, le 3 0/0 à 65. Emprunts étrangers calmes, mal bien orientés, à l'exception de l'Extérieure espagnole, qui fléchit de 99,10 à 98,65.

Banques très fermes : Banque de Paris 1.135 ; Union Parisienne, 678 ; Foncier, 715 ; Comptoir d'Escompte, 799.
Chemins de fer hésitants : Nord, 1.475 ; Lyon, 1.158 au lieu de 1.165 ; Est, 825 contre 820.

Le Rio, stimulé par l'amélioration du métal, accentue sa reprise de 1.740 à 1.745.

Valeurs diverses sans intérêt.

En coulisse, on enregistre un assez grand nombre de cours à terme.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,12 1/2 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 244 1/2 ; Pétersbourg, 126 1/2 ; New-York, 590 1/2 ; Italie, 91 ; Barcelone, 593 1/2.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 105 1/2, liv. 3 mois 99 1/2 ; électrolytique, 125 ; étain, compt. 165 3/4, liv. 3 mois 166 3/4 ; plomb anglais, 79 ; zinc, compt. 56 ; argent, l'once 31 gr. 1.035 30 d. 3/8.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé spécialement aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES.
Etc., Etc.

Dans Toutes Les Pharmacies.
VENTE EN GROS :
8 RUE VIVENNE, PARIS.



DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE

SPIRALES EXTENSIBLES

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^e Qualité : Marque Rouge.

En vente dans les Grands Magasins et dans les Boutiques de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Provocation, jusqu'au 31 août 1916, des améliorations temporaires récemment apportées au service Paris-Quai d'Orsay-Chamblet-Nérès (Nérès-les-Bains).

Sur la demande de la clientèle fréquentant la station thermale de Nérès-les-Bains, la Compagnie d'Orléans a décidé de prolonger, jusqu'au 31 août 1916, la période d'admission des voyageurs dans les trains partant respectivement de Mouton pour Chamblet-Nérès à 11 h. 52, et de Chamblet-Nérès pour Mouton à 12 h. 31.

Rappelons que les deux trains précités sont en correspondance à Mouton avec l'express quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 27, au retour avec l'express arrivant à Paris-Quai d'Orsay à 10 h. 12.

Le service automobile reliant la gare de Chamblet-Nérès à la station thermale de Nérès-les-Bains continuera à fonctionner jusqu'au 30 septembre 1916 pour tous les trains inscrits au tableau de marche dont la circulation est prévue jusqu'à la date précitée.

Billets spéciaux d'aller et retour collectifs pour familles de militaires entre gares des réseaux de l'Orléans, de l'Etat, du Midi et du P.-L.-M. — En vue de permettre aux familles d'accompagner ou d'aller visiter des militaires en congé de convalescence ou hospitalisés, ou mis en réforme à la suite de blessures, infirmités ou maladies contractées en campagne depuis la mobilisation, il sera délivré aux dites familles, jusqu'au 30 septembre inclus, des billets collectifs spéciaux entre les gares des réseaux de l'Orléans, de l'Etat, du Midi et du P.-L.-M.

Ces billets collectifs seront émis comme en 1915 aux familles d'un moins 2 personnes, en 1^{re}, 2^e et 3^e classe, sous condition d'effectuer, soit sur un seul, soit sur plusieurs de ces réseaux, un parcours d'un moins 250 kilomètres aller et retour compris ou de payer pour cette distance. Ils seront valables jusqu'au 5 novembre inclus, quelle que soit l'époque de la délivrance.

Ils comporteront des réductions plus importantes que celles des billets collectifs actuellement existants, leur prix s'obtenant en ajoutant au prix de deux billets simples ordinaires au tarif plein pour la première personne, le prix d'un de ces billets pour la deuxième personne et la moitié de ce prix pour la troisième et chacune des suivantes.

La demande des billets devra être faite dans les délais fixés par le tarif. Ils ne seront délivrés que sur présentation d'une pièce justificative certifiant que les familles remplissent bien les diverses conditions indiquées ci-dessus.

Tous renseignements complémentaires sur ces billets seront fournis par les gares.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandée... 4 fr. -
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75
Par poste, recommandée... 2 fr. 30

Imprimerie 19 rue Cadet, Paris. — Volmard.

Le gérant : VICTOR LAVERGNAT.

VOUS QUI CHERCHEZ

une bicyclette,
un piano, etc.

Vous les trouverez

A BON COMPTE

en faisant une insertion dans

Nos Petites Annonces

économiques du MERCREDI

Argirh-City devient pour longtemps une ville morte... Les hauts fourneaux éteints, on cesse de les surveiller et tu peux alors, seul, les faire sauter... ou, du moins, les principaux, en une seule nuit...

— Ordonnez... Je suis prêt à obéir...
— Viens donc...
— Mais avant, daignez m'écouter à votre tour...
— Parle... Mais hâte-toi...
— Au cours d'un accident, encore inexpliqué, Joe Bradway a été grièvement blessé par Jean Widderski...

— Eh bien ?
— Il a été transporté ici... il est soigné dans une chambre de la villa...

Li-Pou-Fang se anordit les lèvres jusqu'au sang. La présence de l'Anglais chez Argirh le gênait, sans qu'il sût exactement dans quel sens, ni pour quoi...

Tchéou poursuivit :
— Jean Widderski qui me paraît au mieux avec lui...

— Ce Jean Widderski est toujours sur notre chemin !

— Jean Widderski le fait veiller par un homme sûr... Jean Widderski va avoir une raison plausible de s'installer au chevet de sa victime... Jean Widderski s'est fortement inquiété de l'absence, de la disparition de miss Edith... Jean Widderski aime la fille d'Argirh...

— Jean Widderski est de trop, décidément...
— Ce serait l'avis de son père si celui-ci était ici... Que décidez-vous ?

— Est-il près de Bradway en ce moment ?
— Non... mais il va revenir, c'est certain, passer la nuit peut-être... prendre des nouvelles, certainement...

— Alors ne perdons pas un instant... allons l'attendre...

Le court poignard de Tchéou brilla dans la demi-

nuit au sein de laquelle complétaient les deux hommes...

La main de Li-Pou-Fang s'abattit sur le poignet de son complice...

— Pas de sang !... Ton boyau de sable...
Tchéou se précipita vers une petite armoire fermant à secret...

Il en tira l'arme terrible...
— Et maintenant, marchons, ordonna le mandarin.

Les deux hommes, glissant comme des fantômes, sortirent de la chambre, descendirent les quelque vingt marches de l'étroit escalier et s'enfoncèrent dans la nuit du parc.

Comme ils allaient atteindre le corps de logis principal, Li-Pou-Fang saisit Tchéou par le bras et, de son index, désigna une ombre qui montait les dix marches du perron d'honneur...

Li murmura à Tchéou :
— C'est lui... Je reconnais sa démarche... sa tournure...

— Nous arrivons trop tard...
— Qui sait ?... Suivons-le...

Et, mouvant les parcelles de nuit, se courbant dans les ténèbres, ils gravirent à leur tour des marches du perron d'honneur...

Comme ils atteignaient le palier du premier étage, ils entendirent qu'on ouvrait la porte de la chambre de Bradway...

Ils attendirent quelques secondes, puis se risquèrent sur le palier...

Dans sa fatale précipitation, Jean n'avait pas refermé la porte de l'appartement de Bradway... et celle de la chambre du blessé était restée entre-bâillée...

Satan protégeait les deux bandits...
Relevant leur souffle, ils tendirent l'oreille...

Pas un mot de la conversation qui avait lieu entre Bradway et Jean ne leur échappait...

Et Li-Pou-Fang, le corps comme enveloppé

d'un suaire glacé, apprit ce qui s'était passé chez Fao-Li-Tou...

La meurtre du vieux Chinois !... L'incendie du village !...

Un accès de rage à grand-peine contenu s'empara de lui...

Jean Widderski trahissait son père...
Jean Widderski avait été converti par Edith...

Jean Widderski devenait dangereux...
Jean Widderski venait-il de signer son arrêt de mort...

Non... Li-Pou-Fang avait l'horreur du meurtre...
Mais ne supplicierait-il pas ?

N'était-ce pas à la plus affreuse des morts qu'il avait voué ce pauvre petit Jack Arvin-on ?

Li-Pou-Fang admettait le supplice, mais pas la mort brutale.

Etrange mentalité... bien chinoise...
Il attira Tchéou sur le palier et questionna dans un souffle :

— Ta science te permet-elle de faire la nuit dans le cerveau de ce traître ?

— Oui...
— Alors, viens... attendons-le... et mettons-le hors de cause... Notre tâche accomplie on s'occupera de lui...

Quelques instants après, le fils de Julius Lombard, assommé, sous les coups de Tchéou...

Délivré de Jean Widderski, les deux sinistres gredins se hâtèrent vers le pavillon dans lequel agonisaient Argirh et James Perry...

Comme nous l'avons dit déjà, le pavillon était caché aux yeux des profanes par un épais rideau de verdure de plusieurs mètres d'épaisseur... et pour y accéder il fallait savoir se diriger au milieu d'un véritable dédale de chemins et de sentiers enchevêtrés les uns dans les autres...

(A suivre.)

Manifestations contre la cherté des vivres à Amsterdam



D'importantes manifestations populaires contre la cherté des vivres viennent d'avoir lieu en Hollande, particulièrement à Amsterdam et à Rotterdam. Cette cherté est due, on le sait, aux immenses exportations faites en Allemagne. Aussi, pour pallier le mécontentement croissant de la population, le gouvernement vient-il de prendre la décision de fermer ses frontières et de maintenir cette mesure jusqu'au moment où les prix atteindront un cours normal.